
ANNALES DU MAGHREB & DE L'ESPAGNE

PAR

IBN EL-ATHIR

(Suite. — Voir les nos 223 à 232)

De là il marcha sur Fez, dont le prince Ah'med ben Bekr [ben Aboû Sahl Djodhâmi] ferma les portes devant lui. Djawher alors en commença le siège et l'attaqua pendant quelque temps, mais sans succès, tandis que, d'autre part, les émirs des parties les plus reculées du Soûs se déclaraient Fatimides et lui envoyaient des présents (?). Sur le conseil de ses compagnons, Djawher partit alors pour Sidjilmâsa, dont le prince Moh'ammed [ben el-Fath'] ben Wâsol, régnant depuis seize ans, avait pris le surnom d'Ech-Châkir lillâh, se faisait appeler Prince des croyants et battait monnaie à son nom. Il s'enfuit à l'approche de l'envahisseur, puis voulut faire un retour (offensif), mais il fut fait prisonnier et livré à Djawher. Celui-ci, poursuivant sa marche, arriva jusqu'à l'Océan Atlantique, où il fit pêcher des poissons qu'il envoya dans des vases remplis d'eau à El-Mo'izz. Après avoir parcouru et conquis toutes ces régions, il marcha de nouveau contre Fez, qu'il attaqua longtemps sans succès. Alors Ziri ben Mennâd choisit parmi ses gens des guerriers d'une bravoure reconnue, à qui il fit prendre des échelles et qui montèrent ainsi jusqu'au point le moins élevé des murailles, tandis que les assiégés ne se méfiaient de rien. Ils massacrèrent

les défenseurs qu'ils y trouvèrent, puis descendant à la seconde enceinte, ils ouvrirent les portes, allumèrent des torches et battirent du tambour. A ce signal, qui était convenu entre Zirî et Djawher, celui-ci s'avança à la tête de ses troupes et pénétra dans la ville. Le prince qui y régnait se tint caché pendant deux jours, mais il fut ensuite pris et alla rejoindre le prince de Sidjilmâsa dans sa prison. Cette conquête est de ramadân 348 (4 nov. 959). Les deux prisonniers furent mis chacun dans une cage et envoyés à Mehdiyya à El-Mo'izz. Djawher attribua Tâhert à Zirî ben Mennâd (1).

[P. 398] **Mort d'Abd er-Rah'mân Nâçir et avènement de son fils H'akam**

En ramadân 350 (13 oct. 961), mourut à l'âge de soixante-treize ans et après un règne de cinquante ans et six mois, 'Abd er-Rah'mân ben Moh'ammed ben 'Abd Allâh, surnommé En-Nâçir li-dîn Allâh, prince d'Espagne. Il était blond avec les yeux bleu foncé, beau de visage, physiquement développé et bas de jambes, si bien que l'étrier n'était guère qu'à un empan de la selle, mais le buste était long. Il laissa onze fils. C'est le premier des Omeyyades qui, prenant un titre khalifal, se soit fait nommer Prince des croyants. En s'adressant à ses prédécesseurs ou en faisant la *khotba* à leur nom, on les traitait d'Emîr et de Fils des khalifes, et il en fut de même pour lui dans les vingt-sept premières années de son règne. Mais comme alors il apprit la faiblesse des khalifes de l'Irâk, et que les Alides installés dans

(1) On retrouve à très peu près le même récit de ces événements dans Ibn Khaldoun (II, 542, dont Quatremère s'est inspiré (*Journ. as.*, 1836, II, 404). Voir aussi Bekri, p. 335; *Bayân*, I, 214 et 230; Ibn Haukal, éd. de Goeje, p. 57 ad f.; Fournel, II, 319; Wüstenfeld, 101.

l'Ifrîkiyya étaient salués du titre de Prince des croyants, il fit faire la *lehotba* en son nom avec la même épithète et prit le surnom de Nâçir li-dîn Allâh. C'est, au dire des Espagnols, le premier khalife qui succéda à son grand père. Sa mère était une concubine du nom de Mouzna. Aucun de ses contemporains qui ont pris le titre de Prince des croyants n'est resté aussi longtemps sur le trône, à l'exception d'El-Mostaçer l'Alide, qui régna soixante ans en Égypte.

[P. 399] Il eut pour successeur son fils H'akam ben 'Abd er-Rah'man, surnommé El-Mostaçer et fils d'une concubine nommée Merdjâna.

L'un des nombreux enfants d'Abd er-Rah'mân s'appelait 'Abd Allâh ; il était chaste, pieux et versé dans diverses connaissances, entre autres la poésie et l'histoire.

[P. 403] **Conquête de Taormine en Sicile (1)**

En 351 (8 fév. 962), les troupes musulmanes de Sicile, où commandait alors Ah'med ben El-H'asan ben 'Ali ben Aboû'l-H'oseyn, marchèrent contre la place-forte de Taormine, qui est située dans cette île et dont les chrétiens étaient alors en possession. On commença le siège de ce fort, l'un des plus inexpugnables et des plus nuisibles aux fidèles ; mais comme les habitants résistaient et que les opérations se prolongeaient, les assiégeants eurent l'idée de détourner l'eau qui alimentait la place. Alors les assiégés, effrayés, demandèrent quartier, mais en vain ; ils durent donc se borner à demander d'avoir la vie sauve, mais en devenant esclaves des musulmans, tandis que leurs biens seraient propriété conquise (*fey*). Cela leur fut accordé, et ils durent abandonner la ville

(1) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* (I, 424).

au mois de dhoû'l-'ka'da (décembre 962), [P. 404] à la suite de sept mois et demi de siège. On installa quelques musulmans dans cette place, à laquelle fut donné le nom d'El-Mo'izziyya, par allusion au prince d'Ifrîkiyya, El-Mo'izz l'Alide.

Un corps d'armée marcha aussi contre Rametta sous le commandement d'El-H'asan ben 'Ammâr, qui assiégea cette ville de très près, ainsi que nous le dirons sous l'année 353.

[P. 404] En 351 (8 février 962), des troupes chrétiennes débarquèrent dans l'île de Crète, dont les habitants adressèrent une demande de secours au prince alide d'Ifrîkiyya El-Mo'izz li-dîn Allâh. Ce prince répondit à leur appel, et dans les combats qui eurent lieu, Dieu donna la victoire aux musulmans, qui réduisirent en captivité les chrétiens de l'île.

[P. 411] **Conquête de Rametta ; guerre en Sicile
entre les musulmans et les chrétiens (1)**

Sous l'année 351 nous avons raconté la conquête de Taormine et dit un mot du siège de la ville de Rametta, qu'occupaient les chrétiens. En présence de cette situation, ces derniers, saisis de crainte, firent savoir à l'empereur de Constantinople ce qui se passait et réclamèrent du secours. L'empereur fit équiper une flotte qui apporta une armée considérable, c'est-à-dire plus de quarante mille combattants. De son côté, Ah'med, émir de Sicile, demanda également à El-Mo'izz d'Ifrîkiyya l'envoi de prompts renforts, mais sans négliger lui-même de restaurer et accroître sa flotte et de faire des levées de marins et de soldats. Quant à El-Mo'izz, [P. 412] il se mit aussi à réunir des guerriers et à lever

(1) Traduit dans la *Biblioteca*, I, 425 ; comparez aussi Quatremère (*Journ. as.*, 1837, I, 64).

des recrues qu'il plaça, après leur avoir distribué beaucoup d'argent, sous le commandement d'El-H'asan ben 'Ali, père d'Ah'med. Ces troupes débarquèrent en Sicile en ramadân 353 (sept.-oct. 964), et une partie alla aussitôt renforcer l'armée qui assiégeait Rametta. Les chrétiens d'autre part débarquèrent aussi en Sicile près de Messine au mois de chawwâl (oct.-nov.) et portèrent de là toutes leurs forces, plus grandes que tout ce qu'avait vu l'île jusqu'alors, du côté de Rametta.

Quand El-H'asan ben 'Ammâr, chef de l'armée assiégeante, sut ce qui se passait, il laissa sous les murs de la ville un corps d'armée chargé de contenir ceux qui voudraient sortir de cette place, et il s'avança avec le reste de ses soldats, tous décidés à vaincre ou à mourir, contre l'armée chrétienne. Celle-ci entourait les musulmans en même temps que ceux de Rametta tombaient sur le corps d'armée laissé en observation, afin de surprendre (le gros de) l'armée musulmane par derrière ; mais leur sortie ne réussit pas, et ils furent, grâce à la résistance de ceux des nôtres à qui ce soin avait été confié, empêchés de mener à bien leur projet. Alors s'avancèrent les chrétiens, pleins de confiance dans leur nombre et dans les engins et instruments qu'ils traînaient avec eux ; la mêlée commença, et la situation devint bientôt dangereuse pour les musulmans, que les ennemis avaient acculés à leurs propres tentes et qu'ils voyaient déjà vaincus. En cette extrémité, les fidèles choisirent de mourir comme étant le parti le plus sûr, selon le mot du poète :

[T'awîl] Je suis resté en arrière dans l'espoir de sauver ma vie, mais je n'ai pas ainsi trouvé la vie qui m'anime quand je me porte en avant (1).

(1) Ce vers est tiré de la *Hamâsa*, p. 93, et a pour auteur El-H'oceyn ben El-H'omâm. Amari, dans le texte qu'il a publié, en ajoute un second, qui ne figure que dans un seul des mss qu'il a consultés.

Alors l'émir El-H'asan ben 'Ammâr, excitant leur ardeur, se mit à leur tête pour charger, et la lutte redoubla d'acharnement ; de leur côté les patrices répondaient en chargeant et en encourageant leurs troupes. Le général chrétien Manuel fondit sur les nôtres et y sema la mort ; les coups de lance qu'on dirigeait contre lui ne produisaient aucun effet et s'amortissaient sur son épaisse armure ; mais alors un trait fut lancé contre son cheval et abattit celui-ci, dont le cavalier devint le centre d'une lutte ardente où il fut tué, de même que plusieurs de ses patrices. Sa mort provoqua chez les siens la plus honteuse débandade : les musulmans en massacrèrent un grand nombre, et les fuyards étant arrivés au bord d'un grand fossé qui constituait un véritable trou, s'y précipitèrent pour échapper à l'épée qui les poursuivait et s'y écrasèrent les uns les autres, si bien que ce fossé se trouva comblé par les cadavres. Commencée à l'aube, la bataille dura jusque dans l'après-midi, et la poursuite se prolongea pendant la nuit et dans toutes les directions. On ne pourrait énumérer les armes, les chevaux et les richesses de toutes sortes qui constituèrent le butin ; [P. 413] il y figurait entre autres un sabre indien sur lequel on lisait cette inscription : « De ce sabre indien, qui pèse cent soixante-dix *mithkâl*, il a été frappé de nombreux coups sous les yeux mêmes de l'Envoyé de Dieu ». Cette arme fut envoyée à El-Mo'izz en même temps que les captifs et les têtes des ennemis tués.

Ceux des chrétiens qui échappèrent gagnèrent Reggio. Quant aux habitants de Rametta, leur courage fléchissait, car les vivres commençaient à leur manquer, et ils firent évacuer la place par les invalides, ne gardant plus que les hommes en état de combattre. Les musulmans tentèrent alors une attaque qui non seulement se poursuivit jusqu'au soir, mais continua même dans la nuit, puis saisissant des échelles, ils emportèrent la place d'assaut ; les hommes furent mis à mort, les femmes

et les enfants réduits en esclavage, la ville livrée à un pillage qui fut des plus fructueux. On installa dans la place des musulmans qui eurent à y rester pour la garder.

Ceux des chrétiens qui avaient échappé à la première bataille se rallièrent, et prenant avec eux ceux de Sicile et de la presqu'île de Reggio, ils se réfugièrent à bord de leurs navires pour échapper à la mort. L'émir Ah'med s'embarqua également avec ses troupes et livra aux ennemis une bataille navale acharnée : des musulmans se jetant à l'eau mirent le feu à de nombreux navires ennemis, qui coulèrent ; les chrétiens subirent de fortes pertes, et chacun tâcha de se sauver sans s'inquiéter des autres. Les musulmans dirigèrent ensuite des colonnes contre les diverses villes chrétiennes, qui furent mises au pillage et qui durent consentir à payer des sommes d'argent pour jouir d'une trêve. Ces événements sont de 354 (6 janvier 965), et la dernière affaire est connue sous le nom de « bataille du détroit ».

[P. 435] **Conquête de l'Égypte par El-Mo'izz l'Alide**

En 358 (24 nov. 968), El-Mo'izz li-dîn Allâh Aboû Temîm Ma'add envoya en Égypte son général Aboû 'l-H'asan Djawher, qui était Roumi d'origine et avait commencé par être page (*gholâm*) auprès de son père El-Mançoûr, à la tête d'une armée considérable, et la conquête de ce pays s'effectua.

A la suite de la mort de Kâfoûr Ikhchîdi, qui régnait en Égypte, le peuple n'y manifesta pas des préférences unanimes, et d'autre part il y sévit une grande disette : la livre de pain y valait deux dirhems, la *weyba* de blé un dinar égyptien et un sixième. Ces nouvelles déterminèrent El-Mo'izz, qui était alors en Ifrîkiyya, à donner les ordres nécessaires à Djawher, et la seule annonce

de la prochaine arrivée de celui-ci suffit à provoquer la débandade des troupes ikhchîdiennes d'Égypte. Djawher arriva le 17 cha'bân (5 juillet 969), et la prière fut faite au nom d'El-Mo'izz dès le mois de chawwâl (comm. 17 août) dans le *Djâmi'* 'atîk, par le *khatîb* Aboû Moh'ammed 'Abd Allâh ben el-H'oseyn Chimchât'i (1). Ce général se rendit en djomâda I 359 (comm. 11 mars 970) dans le *djâmi'* d'Ibn T'oûloûn, et fit crier l'appel à la prière à l'aide de la formule « accourez à l'œuvre excellente », qui fut employée pour la première fois dans ce pays, et qui le fut ensuite au *Djâmi'* 'atîk' (2). Dans la prière même on prononça à haute voix les mots : « au nom du Dieu clément et miséricordieux (3) ».

Quand son autorité fut bien assise en Égypte, Djawher commença la construction du Kaire (*el-K'âhira*).

[P. 441] Révolte d'Aboû Khazer en Ifrîk'iyya

En 358 (24 nov. 968), Aboû Khazer (4) Zenâti leva l'étendard de la révolte en Ifrîk'iyya, et de nombreuses bandes de Berbères et de Nekkâriens se joignirent à lui. El-Mo'izz se mit lui-même en campagne et arriva jusqu'à la ville de Bâghâya, où celui de ses officiers qui y commandait était l'objet des attaques du rebelle posté dans le voisinage. [P. 442] L'annonce de l'approche d'El-

(1) Selon le *Bayân* (I, 229), la *khotba* fut faite au nom d'El-Mo'izz dès le vendredi 20 cha'bân, par Aboû Mohammed Chimsâti (lisez Chimchâti).

(2) Cette formule de l'*adhân* ou appel à la prière est particulière aux Chiïtes (*Chrestomathie* de Sacy, I, 102 et 169).

(3) Pour plus de détails sur la conquête de l'Égypte, voir notamment Quatremère (*l. l.*, p. 422) et Fournel, II, 345.

(4) Ce nom est écrit Abou Djafar dans la traduction d'Ibn Khaldoun (II, 548); Quatremère (*Journ. as.* 1837, I, 63) dit « Abou Kharz ou Abou Djafar »; enfin Wüstenfeld (p. 109) écrit Ibn Khazar. Comparez aussi Ibn Khaldoun, III, 233.

Mo'izz provoqua la dispersion des bandes d'Abou Khazer, et celui-ci, pour échapper aux poursuites du prince, se jeta dans une région impraticable. El-Mo'izz dut se retirer, mais chargea Abou 'l-Fotoûh Yoûsof Bologgîn ben Ziri de filer sur ses traces, que cet officier finit par perdre, et alors El-Mo'izz regagna sa résidence de Mançouriyya.

En rebî' II 359 (10 févr. 970), Abou Khazer le Khâredjite vint trouver El-Mo'izz en sollicitant sa grâce et promettant obéissance; le prince fut fort aise d'accueillir cette requête et accorda au rebelle repentant une large pension. Aussitôt après, arrivèrent les lettres par lesquelles Djawher lui annonçait que la *khotba* se faisait en son nom en Égypte et en Syrie, et l'invitait à le rejoindre. El-Mo'izz témoigna alors une joie exubérante qu'il manifesta à tous les yeux, et reçut les louanges des poètes, entre autres de Moh'ammed ben Hâni Andalosi (1), qui fit ce vers :

[T'awîl] Les Abbasides disent : « Voilà l'Égypte conquise ! » Dis-leur : « Voilà les destins accomplis ! »

[P. 449] Guerre civile en Sicile (2)

En 359 (13 nov. 969), le khalife Alide El-Mo'izz ayant nommé gouverneur de Sicile Ya'ïch, affranchi d'El-H'asan ben 'Ali ben Abou 'l-H'oseyn, celui-ci réunit dans l'arsenal (des gens) des tribus (berbères) qui eurent

(1) La biographie de ce poète très connu, † 362, a été donnée par Ibn Khallikân (trad., III, 123), et par Ibn El-Abbâr, *Tecmila*, éd. Codera, I, 103; voir aussi Merrâkechi, *Histoire des Almohades*, p. 94 et 183 de la trad., et le *Matmah'* d'Ibn Khak'ân, éd. de Cstp, p. 74. Le ms 3108 du Catalogue des mss arabes de Paris renferme le recueil de ses poésies, et le n° 2327 (fol. 7-18) en donne aussi des extraits. Il en existe une édition publiée à Beyrouit, 1886.

(2) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* (I, 429).

des difficultés avec les affranchis des Kotâma. Ils en vinrent aux mains, et beaucoup de ces derniers furent tués; plusieurs d'entre eux trouvèrent aussi la mort du côté de Syracuse, et l'animosité qui séparait les deux partis devint une hostilité déclarée. Les efforts de Ya'ïch pour ramener la paix n'aboutirent pas, et les fauteurs de troubles semèrent partout le désordre et se livrèrent au pillage. Ils exercèrent des violences contre les bergers aussi bien que contre les habitants des places fortes reçus à merci, et ces désordres furent cause qu'El-Mo'izz révoqua Ya'ïch et nomma Aboû 'l-Kâsim ben el-H'asan ben 'Ali ben Aboû 'l-H'oseyn en qualité de remplaçant de son frère Ah'med. La population accueillit avec joie l'arrivée de ce nouveau gouverneur; la concorde se rétablit et tout le monde se soumit à son autorité.

[P. 450] En cette année 359, le prône se fit à la Mekke au nom de (l'Abbaside) El-Mot'î' lillâh et des Karmates *hidjri* (1), et à Médine au nom d'El-Mo'izz l'Alide, mais en dehors de la ville même il fut prononcé par Aboû Ah'med Moûsewi (2), [P. 451] père du chérif Er-Radi, au nom d'El-Mot'î' lillâh.

[P. 453] **Mort de Moh'ammed ben el-H'oseyn Zenâti**

En 360 (3 nov. 970), Yoûsof Bologgîn ben Ziri fit périr Moh'ammed ben el-H'oseyn (3) ben Khazer Zenâti ainsi que plusieurs de ses parents et cousins. La révolte en

(1) Je n'ai pu trouver de renseignement sur les Karmates ainsi désignés, peut-être par allusion à leur *dâr el-hidjra*.

(2) Comparez Quatremère, *l. l.*, p. 53 et 64. — Il a été question de ce personnage, an. 1898, p. 268.

(3) On lit « El-H'asan » dans Ibn Khaldoun (II, 549). Cet auteur représente d'ailleurs la mort de ce Mohammed comme ayant eu lieu à la suite d'une grande bataille (*l. l.*, et p. 7; III, 234). Cf. Fournel, II, 352; Wüstenfeld, p. 116.

Ifrik'iyya de ce personnage, sous les drapeaux de qui se rangèrent de nombreux Zenâta et Berbères, fut une cause de souci pour El-Mo'izz, qui voulait se rendre en Égypte et redoutait de laisser derrière lui, en état de rébellion, un homme tel que Moh'ammed, oppresseur, hautain et injuste. [P. 454] Or comme le rebelle était un jour en train de boire avec quelques-uns de ses parents et de ses partisans, Yoûsof, qui le sut, partit avec un détachement de cavalerie, mais en ayant soin de se tenir caché, de sorte que Moh'ammed n'en eut connaissance qu'en le voyant paraître devant lui; saisissant alors son épée, il se tua lui-même, tandis que Yoûsof tua ou fit prisonniers les autres. Ce coup de main fut hautement apprécié par El-Mo'izz, qui pendant trois jours tint audience pour recevoir les félicitations à ce propos.

[P. 456] **El-Mo'izz quitte le Maghreb et se rend en Égypte**

Dans les derniers jours de chawwâl 361 (première moitié d'août 972), El-Mo'izz quitta l'Ifrikiyya pour se rendre en Égypte. Parti de Mançoûriyya, il s'arrêta d'abord à Serdâniya, bourgade proche de Kayrawân, où il fut rejoint par ses guerriers, gouverneurs et parents, et où furent transportés tous les biens, effets et objets divers provenant de son palais : entre autres préparatifs de départ, on fondit les dinars pour en faire des espèces de meules dont il fallait une couple pour faire la charge d'un chameau. Il désigna (1) pour gouverner l'Ifrik'iyya Yoûsof Bologgîn ben Zîri ben Mennâd Çanhâdji H'imyari, mais en distrayant de son gouvernement la

(1) Il avait d'abord songé pour ce poste à l'émir Aboû Ahmed Dja'far ben 'Ali ben H'amdoûn, aux exigences de qui il ne voulut pas souscrire, d'après un récit rapporté par Quatremère (*l. l.*, 87; cf. *Berbères*, II, 8 et 555; III, 234).

Sicile, Tripoli, Adjâbiya et Sort. En Sicile, il nomma, comme nous l'avons dit, H'asan ben 'Ali ben Abou 'l-H'oseyn, à Tripoli 'Abd Allâh ben Yakhlaf Kotâmi, qui jouissait de son estime ; il confia la perception des impôts d'Ifrîk'iyya à Ziyâdet Allâh ben el-K'odeym (1), la direction du *kharâdj* [P. 457] à 'Abd el-Djebbâr Khorâsâni et à H'oseyn ben Khalaf Mawçadi (2), mais il leur déclara que, tous, ils étaient sous la haute main de Yoûsof ben Zîri (3).

Après avoir passé à Serdâniya quatre mois consacrés au règlement de toutes ces affaires, il se mit en marche de compagnie avec Yoûsof Bologgîn, à qui il donnait ses dernières instructions ; mais nous aurons à donner d'abord les renseignements nécessaires touchant les ascendants et la famille de ce chef. Après avoir renvoyé Yoûsof dans son gouvernement, il partit pour Tripoli à la tête de ses troupes et de ses gardes ; mais, arrivé là, il fut abandonné par un corps de troupes qui se réfugia dans les montagnes de Nefoûsa et contre lequel il fit faire de vaines poursuites. Il se remit en marche et arriva à Bark'a, où fut assassiné Moh'ammed ben H'âni Andalosi, qui le suivait : on trouva, vers la fin de redjeb 362 (commencement d'avril 973), le cadavre du poète au bord de la mer, mais le nom de celui qui lui avait donné la mort resta inconnu. C'était un poète remarquable, mais qui exagéra assez les louanges dont il couvrait El-Mo'izz pour être accusé d'infidélité par les théologiens ; ainsi il a dit :

[Redjez] Tu n'as voulu que ce que veulent les destins ; c'est à toi, l'unique, le dominateur, de décider.

(1) Noweyri (ap. *Berbères*, II, 550) l'appelle Abou Mod'ar Ziyâdet Allâh ben 'Obeyd Allâh ben el-K'odeym.

(2) Ou, Marçadi (*Berbères*, II, 550), variante que donne aussi un ms d'Ibn el-Athîr et qu'on retrouve dans le *Bayân*, I, 255.

(3) Ce premier alinéa est traduit dans la *Biblioteca*, I, 430.

Et encore :

[Kâmil] Depuis longtemps je dispute à Gabriel la place sous son étrier.

On lui attribue encore des vers du même genre, mais que je ne retrouve pas dans son *divan* :

[Basîl] A Rak'kâda se trouve le Messie, là se trouvent et Adam et Noé ; là se trouve Dieu qu'orne toute gloire et en dehors de qui rien n'est que fumée (1).

(On sait que) Rakkâda est le nom d'une ville proche de Kayrawân. Il y a d'autres passages encore que l'on pourrait citer, et que les partisans du poète s'efforcent d'interpréter. Dieu sait ce qu'il en est, mais on peut dire en somme que ses louanges ont dépassé la mesure.

El-Mo'izz arriva ainsi dans les derniers jours de cha'bân (comm. juin 973) à Alexandrie, où les habitants de Miçr, conduits par les notables, vinrent lui rendre visite ; il les reçut honorablement et leur distribua des marques de sa générosité. Puis il entra au Kaire le 5 ramad'ân 362 (8 juin 973) et installa ses soldats dans les maisons de Miçr et du Kaire, mais beaucoup (n'y purent trouver place et) restèrent sous la tente.

Quant à Yoûsof Bologgîn, [P 458] il s'installa, après avoir pris congé d'El-Mo'izz, à Mançoûriyya pour procéder à la nomination des fonctionnaires dans les diverses provinces, puis il opéra une tournée pour voir les choses sur place et remettre le calme dans les esprits. Les habitants de Bâghâya se soulevèrent ensuite contre le gouverneur qu'il y avait nommé, lui firent la guerre et le forcèrent à fuir. Un corps de troupes envoyé par Yoûsof ne put venir à bout des rebelles, et celui-ci, quand il en fut informé, équipa des troupes pour mar-

(1) Ces vers sont attribués à Mohammed el-Bedîl par le *Bayân*, I, 459 ; cf. de Sacy, *Druzes*, intr., p. 396, et de Goëje, *Mém. sur les Carmathes*, p. 167.

cher contre eux. Il s'occupait de ces préparatifs quand la nouvelle que son représentant à Tâhert avait aussi été chassé par les habitants révoltés le décida à marcher sur cette dernière ville, qu'il soumit et ruina. Il y était encore lorsqu'il apprit que les Zenâta avaient occupé Tlemcen; il s'avança contre eux, ce qui les fit battre en retraite, mais il entama le siège de Tlemcen, et au bout de quelque temps les (habitants) firent leur soumission. Il leur pardonna, mais les évacua sur la ville d'Achîr, auprès de laquelle ils édifièrent une nouvelle ville qu'ils nommèrent aussi Tlemcen (1).

Il surgit ensuite entre Ziyâdet Allâh ben el-K'odeym et un autre administrateur qui se trouvait à ses côtés, le secrétaire 'Abd Allâh ben Moh'ammed(2), une animosité qui dégénéra en hostilités ouvertes, car chacun avait ses partisans. Yoûsof Bologgîn penchait pour 'Abd Allâh, à qui l'unissait une vieille amitié. A la suite de plusieurs combats, Abou (sic) 'Abd Allâh s'empara de son adversaire et le jeta en prison, de sorte qu'il resta seul à la tête des affaires. Ibn el-K'odeym resta prisonnier jusqu'à ce qu'El-Mo'izz mourût en Égypte et que la situation de Yoûsof Bologgîn fût tout à fait consolidée (3).

En 364 (20 sept. 974), Khalaf ben H'oseyn, qui était l'un des partisans et des soutiens d'Ibn el-K'odeym, s'installa sur un sommet dans un fort bien défendu naturellement, et de nombreux Berbères et autres allèrent l'y rejoindre. Yoûsof Bologgîn l'y assiégea, et à la suite de combats où il y eut beaucoup de morts des deux côtés, il parvint à s'emparer de la place, bien que Khalaf ben H'oseyn pût s'enfuir. Quantité d'assiégés furent massa-

(1) Ce serait ensuite d'un ordre d'El-Mo'izz qu'il n'aurait pas pénétré plus avant dans le Maghreb (*Berbères*, II, 10). Ibn Khaldoun parle encore ailleurs de cette expédition (III, 235) : il donne d'un côté la date de 362, et de l'autre celle de 361. Le *Buyân* n'en a rien dit.

(2) Sur ce personnage, voyez *Berbères*, II, 13, n.

(3) Le *Buyân* (I, 238) se borne à faire une sèche et peu intelligible allusion à ces incidents.

crés, et sept mille têtes furent envoyées à K'ayrawân. Khalaf lui-même tomba ensuite entre ses mains, et il fut mis en croix après avoir été promené sur un charmeau pour être donné en spectacle ; sa tête fut envoyée à Miçr (1). Ces nouvelles remplirent de crainte les habitants de Bâghâya, qui conclurent la paix avec Yoûsof et reconnurent son autorité ; il leur fit évacuer la ville, qu'il démantela.

[P. 459] **Détails sur Yoûsof Bologgîn ben Zîri ben Mennâd et sur ses parents**

Avant même qu'El-Mançoûr donnât un commandement à Yoûsof Bologgîn ben Zîri ben Mennâd Çanhâdji H'imyari, les Çanhâdja et autres tribus maghrebines de leur voisinage avaient reconnu l'autorité de ce chef. Mennâd, son grand-père, était un personnage considérable parmi les siens, riche, père de nombreux enfants et très hospitalier ; Zîri, du vivant même de son père, fut revêtu d'un commandement sur de nombreux Çanhâdja, qu'il conduisait à des expéditions fructueuses. Alors les Zenâta, poussés par l'envie, réunirent leurs forces pour le combattre ; mais lui-même, s'avancant à marches forcées, les attaqua de nuit pendant qu'ils tentaient une opération sur le territoire des Meghîla, en fit un grand carnage et fit sa proie de tout ce qu'ils avaient. Cet exploit accrut encore le nombre de ceux qui le suivaient, et il fut sollicité par eux de les mener à la conquête d'un autre territoire. Il les conduisit alors vers l'emplacement où s'éleva Achîr, et, séduit par les nombreuses sources dont ce pays est arrosé, il y fonda la ville de ce nom, où il s'installa avec ses compagnons en 364 (20 sept. 974). Or comme les Zenâta se livraient au brigandage contre les villes et

(1) Je crois qu'il n'est parlé de ces faits ni par le *Bayân*, ni par Ibn Khaldoun.

qu'en cas de poursuites ils se réfugiaient dans les montagnes et les déserts, la fondation d'Achîr (1) eut pour conséquence d'interposer les Çanhâdja entre les villes d'une part, les Zenâta et les Berbères d'autre part, ce dont El-K'â'im fut bien aise.

L'attention de Ziri fut aussi appelée sur les ravages des Ghomâra, peuple qui reconnaissait comme licites les choses interdites et chez qui un prophète avait surgi; il les attaqua et les battit, fit prisonnier le prétendu prophète et le fit exécuter en présence des juristes (convoqués à cet effet) (2). Il accomplit encore des prouesses dans les événements suscités par la révolte d'Abou Yezîd le Khârédjite, alors que, ravitaillant El-K'â'im enfermé à Mehdiyya, il mit cette ville en état de continuer sa résistance (3). Plus tard, comme les Zenâta assiégeaient Achîr, Ziri à la tête de nombreuses troupes leur livra plusieurs combats où il y eut des pertes très sensibles des deux côtés, mais où il finit par remporter la victoire et faire de ses ennemis ce qui lui plut. Plus tard encore, le nommé Sa'îd ben Yoûsof s'étant révolté dans l'Aurès contre El-Mançoûr et ayant réuni de nombreux adhérents, Ziri le fit combattre par un corps d'armée considérable dont il confia le commandement à son fils : Bologgîn attaqua le rebelle près de Bâghâya et le tua, lui et ses partisans Hawwâra et autres. Cette affaire augmenta encore l'estime que lui témoignait El-Mançoûr, et nous avons dit qu'il prit une part considérable à la conquête de Fez.

(1) Bekri (p. 144) parle aussi de la fondation d'Achîr par Ziri; elle était située sur le flanc de la montagne de Titeri (*Berbères*, II, 6 et 489; cf. *Bayân*, I, 224).

(2) L'ordre suivi par l'auteur dans l'énumération de ces événements pourrait faire croire qu'il s'agit de l'expédition envoyée à l'extrémité ouest du littoral africain, et commandée par Djawher; mais il n'en est rien: Hâmîm, le prophète des Ghomâra, fut tué en 315 (Bekri, 228 et s.; *Bayân*, I, 198), et Noweyri nous apprend que ce fut par Ziri (*Berbères*, II, 492; cf. 144).

(3) *Suprà*, an. 1898, pp. 367 et s.; Ibn Khaldoun, II, 493.

Dans la suite, Bologgîn ben Zîri marcha contre Moh'ammed ben el-H'oseyn [P. 460] ben Khazer Zenâti, qui s'était soustrait à l'obéissance d'El-Mo'izz et à qui de nombreux adhérents avaient donné une grande puissance (1). Bologgîn resta encore vainqueur et massacra de nombreux rebelles, ce qui combla El-Mo'izz de joie, car il songeait à laisser ce chef en qualité de lieutenant au Maghreb à cause de son énergie et du nombre de ceux qui marchaient à sa suite. Il craignait en effet que, lui-même une fois parti pour l'Égypte, cette région ne vint à lui être enlevée par ce chef; mais la brouille qui survint entre ce dernier et les Zenâta le rassura contre l'éventualité de cette conquête.

Ensuite Dja'far ben 'Ali [ben H'amdoûn], gouverneur de la ville de Mesîla et des cantons du Zâb, se piqua de la faveur dont El-Mo'izz honorait Zîri, car il régnait entre ce dernier et lui-même une jalousie réciproque, et, quittant son gouvernement, il alla trouver les Zenâta. Ceux-ci l'accueillirent le mieux du monde, le mirent à leur tête par esprit d'hostilité contre Zîri, et alors il leva l'étendard de la révolte. Zîri marcha contre lui avec des forces considérables, composées de Çanhâdja et autres, et lui livra bataille en ramad'ân (361 ?). A la suite d'une lutte sanglante, Zîri tomba de son cheval, qui fit un faux pas, et fut tué. Dja'far, voyant alors le regret causé aux Zenâta par cette mort et leur tendance à ne plus lui obéir, leur tint ce langage : « Youûsof Bologgîn ne renoncera pas à venger la mort de son père et ne jugera pas que celui-ci ait assez massacré des vôtres. Nous devons donc nous fortifier dans les montagnes les mieux défendues et dans les endroits abrupts. » Son avis ayant prévalu, il fit embarquer ses biens et sa famille, tandis que lui-même restait avec les Zenâta; mais il avait donné l'ordre à ses serviteurs embarqués de simuler une révolte à bord. Comme il regardait de terre ce qui

(1) *Suprà*, p. 243.

se passait, il dit aux Zenâta qu'il allait se rendre compte de la cause du désordre, et, montant dans une barque, il s'enfuit avec les autres. Il gagna l'Espagne, où il fut bien accueilli par l'Omeyyade El-H'akam, qui lui donna des marques de sa générosité(1). Quant aux Zenâta, ils ne purent que regretter de ne l'avoir pas tué pour s'emparer de ses dépouilles. Bologgîn alors réunit des forces de plus en plus considérables et marcha contre les Zenâta, chez qui il fit d'épouvantables massacres, réduisant les femmes en captivité et faisant des enfants sa proie ; par son ordre, les têtes furent employées à chauffer les marmites où l'on faisait la cuisine. El-Mo'izz apprit encore ces faits avec joie : il ajouta Mesîla et ses cantons aux fiefs de Bologgîn, qui devint très puissant. Nous raconterons le reste de son histoire quand il devint prince d'Ifrîkiyya.

[P. 487] En 364 (20 sept 974), il parut en Ifrîkiyya, à l'est, une énorme et très brillante comète, qui continua son ascension pendant environ un mois, puis qui disparut et ne fut plus revue.

[P. 489] (Quand El-'Azîz, fils d'El-Mo'izz, monta sur le trône d'Égypte), il envoya au Maghreb des dinars frappés à son nom et qu'on mit en circulation. Il confirma Yoûsof Bologgîn dans le gouvernement de l'Ifrîkiyya en y ajoutant ce que son père en avait distrait, c'est-à-dire Tripoli, Sort et Adjdâbiyya, villes où Yoûsof nomma des hommes de son choix (2), ce qui augmenta d'autant sa puissance et le laissa désormais sans crainte du côté d'El-'Azîz. Il était réellement indépendant et feignait une obéissance qui n'était commandée que par un esprit de conciliation et de bonne amitié, rien de plus.

(1) Son frère Yah'ya ben 'Ali l'avait précédé à la cour de H'akam Mostançer (voir l'histoire des Benoû Hamdoûn, *Berbères*, II, 555). Sur la bataille où Zirî perdit la vie, voir *ibid.*, 2 et 554 ; III, 234).

(2) Cf. *Berbères*, III, 262.

Guerre de Yoûsof Bologgîn contre les Zenâta et autres peuples d'Ifrîkiyya

En 365 (9 sept. 975), Khazroûn ben Felfoûl ben Khazer Zenâti s'avança à la tête d'une bande nombreuse d'adhérents contre Sidjilmâsa, dont, en ramad'ân (mai 976), il tua le chef qui était sorti pour lui tenir tête (1). Devenu maître de cette ville, il en retira beaucoup de richesses et d'approvisionnements, et envoya [P. 490] la tête de celui qu'il venait de tuer en Espagne. Cette affaire grandit la situation des Zenâta, dont le pouvoir se trouva ainsi solidement établi. Bologgîn était alors à Ceuta, où il se trouvait après s'être rendu à Fez, à Sidjilmâsa et dans le territoire des Hebat', pays qu'il avait conquis et d'où il avait chassé tous les gouverneurs omeyyades. Les Zenâta se retirèrent devant lui et beaucoup se rendirent à Ceuta, qui appartenait alors au prince Omeyyade d'Espagne. Bologgîn, ayant trouvé sur sa route des bois touffus et enchevêtrés qui l'empêchaient de passer, les fit couper et brûler de façon à s'y ouvrir une route. Ensuite il s'avança en personne sur une montagne d'où il dominait Ceuta et étudia pendant une demi-journée par quel côté il pourrait l'assiéger et l'attaquer; mais il reconnut qu'une flotte était indispensable pour prendre cette place, dont les habitants le redoutaient fort. Alors il se rabattit du côté d'El-Baçra, belle ville qu'on appelle simplement au Maghreb Baçra, et cette nouvelle fit fuir les Zenâta dans les sables et les déserts les plus reculés du Maghreb. Yoûsof entra à Baçra, dont il ruina les

(1) Le *Bayân* place cette expédition sous l'année 367, de même que l'expédition de Bologgîn contre Ceuta (I, p. 239). A la page suivante, il parle d'une seconde campagne, entreprise au départ d'Ifrîkiyya, contre Ceuta. Ibn Khaldoun parle de 369 (II, 41; III, 236).

solides fortifications élevées par le prince (musulman) d'Espagne, et qu'il livra au pillage.

Il passa ensuite dans le pays des Berghawât'a, dont le roi, 'Abs ben Oumm el-Ançâr (1), se livrait à la prestidigitation et à la magie, se donnait pour prophète et avait ainsi fait reconnaître toutes ses volontés par son peuple, à qui il avait donné un corps de doctrines religieuses. Bologgîn l'attaqua et, à la suite de plusieurs combats importants et qui ne sont pas à décrire, finit par l'emporter : 'Abs ben Oumm el-Ançâr fut tué (2), ses troupes débandées furent l'objet d'un horrible massacre ; les femmes et les enfants réduits en captivité et envoyés en Ifrîkiyya étaient en quantité tellement innombrable que les habitants de ce dernier pays disaient n'en avoir jamais vu arriver autant chez eux. Bologgîn resta dans ces régions jusqu'en 373 (14 juin 983), occupé à en réduire les habitants, pendant que Ceuta observait craintivement ses mouvements et que les Zenâta restaient dans les sables où ils avaient fui.

Siège de Cosenza et d'autres villes (3)

En cette année 365 (9 sept. 975), Aboû 'l-K'âsim ben el-H'asan ben 'Ali ben Aboû 'l-H'oseyn, émir de Sicile, se mit en campagne avec l'armée musulmane et en compagnie d'un certain nombre d'hommes vertueux et de savants ; en ramad'ân (mai 976), il établit son camp sous les murs de Messine, d'où l'ennemi s'enfuit. Les envahisseurs passèrent de là [P. 491] à Cosenza, dont les

(1) On lit dans Ibn Khaldoun (II, '12) « 'Isa ben Aboû 'l-Ançâr », et il en est de même dans Bekri, p. 300, et dans le *Bayân* (I, 231 et 233 ; cf. 246). Sur l'expédition dirigée contre Ceuta, cf. Ibn Khaldoun, *l. l.* et III, 236 ; *Bayân*, I, 246.

(2) La mort de ce chef eut lieu le 21 dhoû 'l-hiddja de cette année (*Bayân*, I, 248) ou le 22 de ce mois (*infra*, p. 268).

(3) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca* (I, 431).

habitants, au bout de quelques jours de siège, demandèrent et obtinrent quartier moyennant paiement d'une certaine somme ; puis on se dirigea sur le fort de Cellara (1) et sur d'autres localités, où partout il fut agi de même. L'émir donna à son frère El K'âsim l'ordre de conduire la flotte dans la Pouille (1) et de faire ravager la Calabre par des colonnes ; l'exécution de cet ordre coûta de nombreuses morts à l'ennemi et valut aux fidèles des prisonniers et un butin considérable. Après quoi, les deux frères retournèrent à la ville (de Palerme).

En 366 (29 août 976), Aboû 'l-K'âsim ordonna de remettre en état de défense Rametta, qui avait été démantelée ; puis, se remettant en campagne, il assiégea le fort de Sainte-Agathe (en Calabre), dont les habitants obtinrent l'*amân* qu'ils sollicitèrent et livrèrent la place avec tout son contenu. L'émir marcha alors sur Tarente, dont les habitants avaient fui en fermant les portes ; quelques hommes escaladèrent les murailles et ouvrirent les portes, par où les troupes passèrent ; Aboû 'l-K'âsim fit détruire et incendier la ville, puis envoya dans diverses directions des colonnes qui parvinrent jusqu'à Otrante et d'autres lieux. Il alla camper près de Gravina (2) et, à la suite de ses attaques, cette place paya d'une certaine somme la paix qu'il lui consentit ; après quoi, il retourna à Palerme.

[P. 495] **Mort du kâdi Mondhir Balloùt'i**

En dhoû 'l-k'a'da 366 (20 juin 977) mourut le kâdi Aboû 'l-H'âkim Mondhir ben Sa'ïd Balloùt'i, grand kâdi d'Espagne, qui était imâm, juriste, prédicateur, poète, avait la parole élégante et une foi solide. Il se rendit un

(1) Corrections proposées par Amari ; le texte lit *جلوا* et *بربوله*.

(2) Lecture proposée par Amari et qui paraît certaine.

jour chez le prince d'Espagne 'Abd er-Rah'mân en-Nâçir, qui venait de terminer la construction d'Ez-Zahrâ et des palais qu'elle renferme, et qui se tenait assis dans un pavillon incrusté d'or et dont la merveilleuse architecture était sans précédent. Entouré de grands personnages, le prince leur demandait si personne à leur connaissance [P. 496] avait jamais élevé une construction pareille, et tous de répondre avec force éloges qu'ils n'avaient jamais ni vu ni appris qu'il y eût rien qui y ressemblât. Le kâdi seul restant muet et les yeux baissés, fut interpellé par 'Abd er-Rah'mân, et alors il répondit en laissant couler des pleurs jusque sur sa barbe : « J'en prends Dieu à témoin, je ne pensais pas que Satan, que Dieu confonde ! t'amenât à un pareil degré ni que tu lui permesses de prendre assez de pouvoir sur toi, que Dieu a comblé de ses bienfaits et de ses faveurs, pour te faire descendre au même rang que les infidèles ! — Réfléchis, s'écria 'Abd er-Rah'mân, à ce que tu dis ; comment donc m'a-t-il fait descendre au rang des infidèles ? » Le kâdi reprit : « Dieu a dit : *Si nous n'avions craint que tous les hommes ne devinssent un seul peuple (d'infidèles), nous aurions donné à ceux qui ne croient point en le Miséricordieux des toits d'argent à leurs maisons et des escaliers pour y monter, des portes d'argent et des sièges pour s'y reposer, ainsi que des ornements d'or, etc. jusqu'à la vie future auprès de ton Seigneur est réservée aux pieux* » (Koran, XLIII, 32-34). 'Abd er-Rah'mân baissa les yeux sans répondre et se mit à pleurer : « Veuille Dieu, dit-il ensuite au kâdi, te récompenser et augmenter le nombre des musulmans qui te ressemblent ! »

On raconte de ce kâdi de nombreux et très beaux traits, notamment celui-ci. Comme la sécheresse était grande et que le peuple voulait sortir et prier pour demander la pluie, 'Abd er-Rah'mân envoya au kâdi l'ordre de se mettre à la tête de la prière. « Je voudrais bien, répondit le saint homme au messager, savoir ce que fait l'émir aujourd'hui même. — Je ne l'ai,

dit l'autre, jamais vu plus humble qu'en ce moment; couvert de vêtements grossiers, il est prosterné contre terre, se couvre la tête et la barbe de poussière, pleure et fait l'aveu de ses fautes en s'écriant: Ma tête est dans tes mains, ô Seigneur, et c'est à cause de moi que ce peuple souffre! — Va, jeune homme, dit le kâdi, et emporte la pluie avec toi, car Dieu va nous donner de l'eau, puisque le puissant de la terre invoque la miséricorde du Tout-Puissant ». Il sortit alors pour faire la prière de circonstance; tous les yeux des assistants étaient fixés sur lui quand il monta en chaire et parla ainsi: « *Le salut soit sur vous! Votre Seigneur s'est imposé la miséricorde comme un devoir. Si quelqu'un d'entre vous fait le mal par ignorance et qu'ensuite il s'en repente et fasse le bien, etc.* » (Koran, vi, 54). A deux reprises il répéta ces paroles, et le peuple, éclatant en sanglots, manifesta son repentir; après quoi il termina son oraison, et la pluie survint (1).

[P. 497] **Mort de H'akam et avènement
de son fils Hichâm**

En 366 (29 août 976) mourut, à l'âge de soixante-trois ans et sept mois, après un règne de quinze ans et cinq mois, El-H'akam ben 'Abd er-Rah'mân ben Moh'ammed ben 'Abd Allâh [P. 498] ben Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân el-Mostançir billâh, prince Omeyyade d'Espagne. C'était un homme corpulent, roux, à la voix forte, aux grands yeux noirs, au nez aquilin et aux mâchoires inégales. Ami des gens de science, il était lui-même

(1) On trouve une anecdote du même genre dans l'*Hist. des Almohades* de Merrâkechi, trad. fr., p. 316. Ibn el-Faradhi (éd. Codera, II, 47) fait mourir ce savant onze ans plus tôt, en 355. D'après Khochani (ap. Dozy, *Hist. des Mus. d'Esp.*, III, 117), cette dernière date serait la vraie.

savant, au courant des décisions juridiques des diverses écoles, versé dans la généalogie et dans l'histoire, collectionneur de livres ; il appelait auprès de lui les savants des pays éloignés, les comblant de bienfaits et d'honneurs pour profiter de leurs connaissances.

A sa mort et conformément à ses décisions, il fut remplacé par son fils Hichâm, alors âgé de dix ans, et qui fut surnommé El-Mo'ayyed billâh. Au cours des troubles qui agitèrent le règne du nouveau prince, il fut emprisonné, mais recouvra ensuite son pouvoir dans les circonstances que voici. Ses premiers ministres (*h'âdjib*) furent El-Mançoûr Aboû 'Amir Mohammed ben Aboû 'Amir Ma'âfiri et les deux fils d'El-Mançoûr, El-Moz'affer et En-Nâçir. Dès qu'il fut arrivé au ministère, El-Mançoûr séquestra son maître, ne le laissant ni voir ni approcher de personne, et ce fut lui qui gouverna tout, mais de manière à s'attirer l'approbation générale, car il pratiquait la justice et le succès couronnait ses entreprises. Il fit la guerre aux infidèles, sur qui il fit de nombreuses conquêtes, et remplit l'Espagne de butin et d'esclaves. C'est de ces derniers qu'il composa principalement les troupes du *djond*, tels par exemple Wâd'ih' et autres héros connus, que l'on dénommait 'Amirides. Pendant les vingt-six ans que Dieu lui permit d'occuper cette situation, il fit cinquante-deux expéditions, tant d'été que d'hiver, et mourut en 392 (19 nov. 1001). C'était un homme résolu, ferme dans ses propos, très juste, très généreux et bon administrateur.

Voici un de ses exploits. Menant une expédition contre les Francs, il avait franchi le Passage (*ed-derb*), qui est un défilé entre deux montagnes, et s'était avancé dans le pays ennemi pour y semer la dévastation et y chercher du butin et des captifs ; mais à son retour il trouva le Passage barré par les chrétiens, qui le dominaient et en défendaient l'entrée. Il feignit alors de vouloir s'installer définitivement : ses soldats se mirent à construire des habitations, à semer, à chercher du bois, de

la paille, des provisions de bouche et tout ce qui était nécessaire. La vue de ces préparatifs fit pencher les chrétiens à une transaction, et ils lui offrirent de le laisser passer moyennant abandon de son butin. Comme il déclara vouloir ne pas s'en aller, ils renoncèrent à réclamer le butin ; mais cela ne le satisfait pas encore, et alors ils lui offrirent une somme d'argent et des bêtes de charge [P. 499] pour emmener les dépouilles qu'il traînait avec lui. A ce prix, il consentit à traiter et à franchir le Passage pour rentrer en pays musulman.

Originaire d'Algéziras, il se rendit dans sa jeunesse à Cordoue pour y étudier et s'occuper de littérature et de l'étude des traditions (*h'adith*), choses où il réussit très bien. Il entra ensuite au service de Çobh' (1), mère d'El-Mo'ayyed, auprès de laquelle il avait beaucoup d'influence. Comme, à la mort d'El-H'akam Mostancer, Mo'ayyed était tout jeune, on pouvait craindre des difficultés ; mais El-Mançoûr rassura Çobh' et garantit la tranquillité du pays. Son énergie fut favorisée par la fortune et aidée par les sommes d'argent qu'il reçut de cette femme (2) et qu'il employa à se concilier les troupes, de sorte que tout marcha très bien. Sa mère était Temîmite et son père Ma'àferite, c'est-à-dire appartenait à une fraction des H'imyar.

Quand la mort le frappa, il eut pour successeur dans ses fonctions son fils 'Abd el-Melik, surnommé Moz'affer, qui marcha sur les traces de son père et mourut au bout de sept ans, en 399 (4 sept. 1008). Il périt empoisonné par son frère 'Abd er-Rah'mân, qui coupa en deux une pomme à l'aide d'un couteau empoisonné sur

(1) Celle dont Dozy, dans ses *Musulmans d'Espagne*, t. III, a francisé le nom par raison d'euphonie, et qu'il appelle Aurore.

(2) Tornberg (t. XIII, p. LI) a fait ici une correction d'après laquelle il faudrait traduire « qu'il reçut des officiers ». J'ai conservé la leçon qu'il avait d'abord imprimée et qui est confirmée par le passage correspondant de Merrâkechi (texte, p. 49 ; trad. p. 23), où la rédaction est identique à celle de notre auteur.

un des côtés de la lame, et mangea la moitié saine, tandis que Moz'affer, sans défiance, reçut la moitié empoisonnée (1).

'Abd er-Rah'mân, surnommé Nâçir, prit la place de sa victime, mais ne marcha ni sur ses traces ni sur celles de leur père; il s'adonna au libertinage, au vin et aux plaisirs. Grâce à la crainte qu'il fit inspirer à Mo'ayyed s'il n'était pas déclaré héritier présomptif, il sut obtenir cette désignation, ce qui excita encore la haine du peuple et des Omeyyades contre lui; on sema la désaffection, on s'agita contre lui si bien qu'il y périt. Il avait entrepris une campagne d'hiver et s'était avancé en Galice; mais le roi de ce pays, sans lui faire face, se tint sur les sommets des montagnes, où 'Abd er-Rah'mân ne pouvait le poursuivre par suite du débordement des rivières et de l'abondance de la neige. Il se contenta de ravager la partie qu'il occupait et en sortit sans dommage. Mais en revenant il apprit que Moh'ammed ben Hichâm ben 'Abd el-Djebbâr ben Nâçir li-dîn Allâh s'était révolté à Cordoue, dont il s'était rendu maître, et avait emprisonné Mo'ayyed. Alors, abandonné de ses troupes et ne gardant plus que ses intimes, il se dirigea vers Cordoue pour tâcher d'y arranger les choses. Mais des troupes de Moh'ammed ben Hichâm se portèrent au-devant de lui et le mirent à mort en 399 (4 sept. 1008); on emporta sa tête à Cordoue et on la promena dans les rues, puis le cadavre fut crucifié.

[P. 500] **Soulèvement de Moh'ammed ben Hichâm à Cordoue**

En 399, le dernier jour de djomâda II (28 févr. 1009), se révolta à Cordoue Moh'ammed ben Hichâm ben 'Abd el-Djebbâr ben 'Abd er-Rah'mân Nâçir li-dîn Allâh

(1) Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 268.

l'Omeyyade accompagné de douze partisans. Il fut reconnu par le peuple et, sous le surnom de El-Mahdi billâh, gouverna la ville. Il se saisit de Mo'ayyed et le détint au palais près de lui ; puis il le fit sortir et cacher, en répandant le bruit qu'il était mort. En effet, en cha'bân de cette année (avril 1009), il exhiba au peuple le cadavre d'un chrétien qui avait de la ressemblance avec Mo'ayyed et qu'il donna comme étant ce dernier. Cette assertion ne souleva aucun doute, et le mort, après avoir reçu les dernières prières, fut enterré en cimetière musulman. Plus tard, Mahdi voulut faire croire autre chose, ce que nous raconterons, et se donna un démenti à lui-même. Cette première partie du règne de Mo'ayyed, jusqu'à son emprisonnement, dura trente-trois ans et quatre mois. On se mit alors à lancer diverses accusations contre Ibn 'Abd el-Djebbâr, par exemple de fabriquer du vin (*nebîdh*) dans son palais, ce qui lui valut l'épithète de « marchand de vin », d'avoir fait périr Mo'ayyed, de se montrer menteur et hypocrite, d'exciter la haine des Berbères, et le résultat fut que le cœur du peuple se détourna de lui (1).

Révolte de Hichâm ben Soleymân

N'éprouvant plus que de la répulsion pour Ibn 'Abd el-Djebbâr, les Espagnols tirèrent de sa demeure et proclamèrent Hichâm ben Soleymân ben 'Abd er-Rah'mân en-Nâçir li-dîn Allâh, le 26 chawwâl 399 (22 juin 1009).

Ce prince prit le surnom de Réchîd. Les révoltés se rassemblèrent sous les murs de Cordoue et assiégèrent Ibn 'Abd el-Djebbâr, avec qui furent engagées d'actives négociations pour l'amener à abdiquer sous la promesse que leur vie, à lui, à sa famille et à tous ses partisans,

(1) Voir Dozy, *Mus. d'Esp.*, III, 284.

serait respectée. Mais ce prince fit avec les siens une sortie où il mit en fuite les assiégeants ; Hichâm lui-même fut fait prisonnier, et son oncle le fit mettre à mort avec plusieurs de ses officiers, de sorte que le pouvoir du vainqueur se trouva raffermi.

Autre révolte tentée par Soley mân

A la suite de l'exécution de Hichâm ben Soley mân et de la déroute de ses partisans, [P. 501] Soley mân ben el-H'akam ben Soley mân ben Nâçir, qui était neveu du défunt et figurait parmi les vaincus, fut reconnu, deux jours après la bataille, par ceux qui avaient soutenu son oncle et qui étaient en majorité Berbères. On lui donna le surnom d'El-Mosta'in billâh, mais ensuite il prit celui d'Ez-Z'âhir billâh. Les révoltés allèrent trouver les chrétiens et conclurent la paix avec eux, puis avec leur aide, qu'ils avaient sollicitée, ils marchèrent contre Cordoue et livrèrent à Ibn 'Abd el-Djebbâr la célèbre bataille de K'antîdj (Cantich), où le nombre des morts et la quantité de butin furent énormes (1). Ibn 'Abd el-Djebbâr, vaincu, se renferma dans le palais de Cordoue, où Soley mân alla l'assiéger. Dans cette situation désespérée, Ibn 'Abd el-Djebbâr tira Mo'ayyed de sa prison, dans l'espoir que son adversaire aussi bien que lui-même seraient déposés, et que ce prince recouvrerait le pouvoir ; mais on croyait Mo'ayyed mort, et l'on refusa d'ajouter foi à cette affirmation. Renonçant à tout espoir, il parvint à fuir secrètement et se tint caché. En chawwâl 400 (17 mai 1010), Soley mân pénétra dans le palais, où le peuple vint le reconnaître comme khalife. Il séjourna à Cordoue pendant quelques jours.

Il y eut à K'antidj environ trente-cinq mille tués. Les

(1) Sur la bataille de Cantich et sur ces événements, voir *Mus. d'Esp.*, III, 288.

Berbères et les chrétiens firent à Cordoue un nombre considérable de captifs et en tirèrent un grand butin.

Restauration d'Ibn 'Abd el-Djebbâr, qui est ensuite tué et remplacé par El-Mo'ayyed

Ibn 'Abd el-Djebbâr gagna secrètement Tolède, où il fut rejoint par Wâd'ih' le chef 'âmiride et ses soldats. Les chrétiens (1) s'étant aussi unis à eux, il marcha avec toutes ces troupes contre Cordoue. Près d'Ak'abat el-Bak'ar (2), une sanglante bataille eut lieu entre lui et Soleymân, qui s'était porté à sa rencontre, le 15 chawwâl 400 (31 mai 1010). Soleymân, battu, se replia sur Xativa ; son adversaire entra à Cordoue, où il se fit de nouveau prêter serment de fidélité, nomma Wâd'ih' premier ministre et gouverna à sa guise. Mais ensuite un certain nombre de soldats 'âmirides, qui avaient suivi Soleymân et parmi lesquels figuraient 'Anbar et Kheyroûn (3), firent demander à Ibn 'Abd el-Djebbâr de recevoir leur soumission et de les reprendre à son service. Cette demande, qui fut accueillie, n'était qu'une feinte de leur part à l'effet de tuer ce prince. Dès qu'ils furent installés à Cordoue, ils gagnèrent Wâd'ih' à leur projet et le 9 dhou 'l-hiddja [P. 502] 400 (23 juillet 1010) ils se réunirent dans le palais, dont ils s'emparèrent, ainsi que de la personne du prince. Mo'ayyed délivré fut installé sur le trône et reçut leur serment de fidélité. Ibn 'Abd el-Djebbâr lui fut ensuite amené, et après qu'on lui eut reproché tous ses torts, il fut mis à mort ; sa tête fut promenée dans les rues de Cordoue. Il était né d'une concubine et avait alors 33 ans.

(1) Les deux comtes Raymond de Barcelone et Ermengaud d'Urgel (*Mus. d'Esp.*, III, 295).

(2) Aujourd'hui Castillo del Bacar, à environ quatre lieues de Cordoue (*ibid.*).

(3) Ou Kheyran (*ibid.*, 298).

Le récit de ces événements devait venir plus loin ; nous l'avons donné ici à cause de leur connexité et parce que ces divers incidents se sont passés trop rapidement pour qu'on puisse les reprendre plus tard et isolément.

[P. 510] En 367 (18 août 977) on vit en Ifrîkiyya, dans la région nord-est du ciel, une rougeur semblable à une langue de feu ; le peuple se précipita au dehors en priant Dieu avec ferveur. A Mehdiyya se produisirent des tremblements de terre et d'autres phénomènes qui durèrent quarante jours, si bien que la population abandonna ses demeures et leur contenu (1).

En cette même année, El-'Aziz, le prince alide d'Égypte et d'Ifrîkiyya, donna pour chef aux pèlerins qui se rendaient à la Mekke, où la *khotba* se faisait en son nom, Bâdîs ben Zîri, frère de Yousof Bologgîn, lequel était lieutenant du prince en Ifrîkiyya. A son arrivée à la Mekke, Bâdîs reçut la visite des voleurs de cette ville, qui lui offrirent un versement de 50,000 dirhems, moyennant quoi il les laisserait librement opérer pendant la durée des fêtes. « J'y consens, dit l'émir, mais amenez-moi tous vos compagnons pour que le traité soit conclu avec toute la bande ». La chose fut ainsi entendue, et plus de trente individus se trouvèrent ainsi réunis. Sur la demande de Bâdîs s'il ne manquait personne, ils jurèrent que tout le monde avait répondu à l'appel, et il leur fit alors couper les mains à tous.

[T. IX, p. 10] Mort violente d'Abou 'l-K'âsim, émir de Sicile, et fuite des Francs (2)

En dhoû 'l-k'a'da 371 (28 avril 982), l'émir de Sicile

(1) Le *Bayân* (I, 246) mentionne ce phénomène sous l'année 369 et signale des tremblements de terre à Mehdiyya en 371 (I, 247).

(2) Ce chapitre est traduit dans la *Biblioteca*, I, 433. Cf. *Bayân*, I, 247.

Abou 'l-K'âsim sortit de la capitale pour faire la guerre sainte dans les circonstances que voici : Un roi franc du nom de Bardewîl (Baudouin, *lisez* Othon II) était venu en Sicile à la tête de nombreux soldats, s'était emparé du fort de Mileto à la suite d'un siège et avait battu deux colonnes musulmanes (envoyées contre lui). Alors Abou 'l-K'âsim s'avança avec ses troupes pour déloger les vainqueurs ; mais en approchant du fort il fut pris de peur, et obéissant à la lâcheté il réunit les principaux de ses compagnons pour leur annoncer qu'il allait battre en retraite et leur dire de ne pas s'opposer à son projet, qu'il mit en effet à exécution. Or la flotte chrétienne, qui le suivait par mer, informa le roi chrétien de cette retraite, ajoutant que, en présence de la peur des musulmans, il pouvait les attaquer et certainement les vaincre. Alors Bardewîl, laissant ses bagages en arrière et ne prenant que des troupes légères, s'avança à marches forcées et rejoignit le 20 moharrem 372 (14 juillet 982) les musulmans, qui se rangèrent en ligne de bataille et se battirent avec acharnement ; mais une troupe de Francs, ayant chargé le centre et les étendards, enfoncèrent les rangs de leurs adversaires et arrivèrent jusqu'aux étendards. Or, comme quantité de musulmans avaient quitté leur chef et ne gardaient plus leurs lignes, les assaillants arrivèrent jusqu'à lui et il tomba frappé d'un coup au sommet du crâne ; avec lui périrent un certain nombre d'officiers et de braves. Mais alors les musulmans mis en déroute se rallièrent et recommencèrent la lutte, bien décidés à vaincre ou à mourir ; l'affaire fut très chaude de part et d'autre, mais se termina pour les Francs par la plus honteuse défaite : ils laissèrent sur le terrain environ quatre mille morts, quantité de leurs patrices furent faits prisonniers, et la poursuite, qui ne fut interrompue que par la nuit, procura aux vainqueurs un butin considérable. Le roi franc prit la fuite en compagnie d'un juif qui était de ses intimes et qui lui dit, quand le cheval de son maître

vint à s'arrêter : « Prends ma monture, et si je viens moi-même à être tué, songe à mes enfants ! » Le roi, grâce à cette aide, [P. 11] qui coûta la vie au juif, put rejoindre ses tentes, où se trouvaient sa femme et les siens, qu'il remmena avec lui à Rome.

A la mort d'Abou 'l-K'âsim, son fils Djâbir, qui était avec lui, prit aussitôt sa place et emmena sur le champ les musulmans, sans leur laisser le temps de réunir toutes les dépouilles abandonnées par les vaincus, de sorte qu'il en fut abandonné une grande partie. Ce fut même en vain que ses compagnons lui demandèrent de séjourner le temps nécessaire pour rassembler les armes et le matériel destinés à réapprovisionner les arsenaux.

Abou 'l-K'âsim, dont le gouvernement en Sicile fut de douze ans cinq mois et cinq jours, était un homme juste, sage administrateur, rempli d'indulgence et très libéral envers ses sujets, prodigue d'aumônes; il ne laissa ni un dinar ni un dirhem ni un immeuble, car il avait immobilisé tous ses biens en fondations à l'usage des pauvres et pour d'autres buts pieux.

[P. 23] **Émigration de Çanhâdjites en Espagne;
ce qu'ils y firent**

En 373 (14 juin 983), les enfants de Ziri ben Mennâd, savoir Zâwi, Djelâla et Mâksen, frères de Bologgîn, passèrent en Espagne. Ces princes avaient fait la guerre contre leur frère H'ammâd à propos de territoires contestés, mais comme ils avaient eu le dessous, ils s'étaient retirés à Tanger, puis de là à Cordoue. Mohammed ben Abou 'Amir, enchanté, les accueillit avec honneur et leur attribua des pensions; ils répondirent à sa demande touchant le motif de leur émigration par le récit des faits, ajoutant qu'ils étaient venus à lui

Revue africaine, 43^e année. Nos 233-234 (2^e et 3^e Trimestres 1893). 18

de préférence, afin de se livrer en sa compagnie à la guerre sainte. Il approuva fort cette réponse et leur fit des promesses et des cadeaux. Au bout de peu de temps, les nouveau-venus réclamèrent de lui l'exécution de sa promesse de campagne, et comme il leur permettait de choisir ceux qu'ils voudraient dans les troupes du *djond*, ils répondirent qu'ils ne voulaient pénétrer en pays ennemi qu'avec leurs cousins, les Çanhâdja et leurs clients. Le prince leur fournit des chevaux, des armes et les ressources nécessaires, ainsi qu'un guide, et ils pénétrèrent en Galice par une route étroite. A la nuit ils dressèrent une embuscade dans un jardin proche de la ville, tuèrent les habitants de ce lieu et en coupèrent les arbres. Puis, au matin, une troupe qui sortit de la ville fut attaquée par eux et mise tout entière à mort. Comme après cela ils se retiraient, les ennemis, qui s'étaient redit la chose, montèrent à cheval pour les poursuivre; mais les musulmans, s'en étant aperçus, se cachèrent à l'abri d'une colline, et sitôt qu'ils se virent dépassés ils tombèrent par derrière sur ceux qui les poursuivaient, tout en poussant le cri *Allâh Akbar*. Ces clameurs les firent croire plus nombreux qu'ils n'étaient, et les chrétiens s'enfuirent poursuivis par les Çanhâdja, qui en tuèrent beaucoup et rentrèrent à Cordoue après s'être emparés de leurs montures et de leurs armes.

Cet exploit fit impression sur Ibn Abou 'Amir, qui n'avait jamais vu dans l'armée espagnole pareil trait de bravoure; aussi les traita-t-il bien et fit-il d'eux ses amis.

Expédition d'Ibn Abou 'Amir contre les Chrétiens d'Espagne

Cet exploit des Çanhâdja excita la jalousie des Espagnols, qui déclarèrent à Mançour ben Abou 'Amir qu'ils

voulaient, eux aussi, faire la guerre sainte, et ce prince réunit à cet effet [P. 24] des troupes nombreuses et tirées de partout. Or, il eut à cette époque un rêve où il se vit recevant et mangeant une asperge que lui tendait un homme. 'Ali ben Aboû Djom'a (1) le lui interpréta en ces termes : « Dirige-toi contre le royaume de Léon (Elyoûn) que tu conquerras. — Et où vois-tu cela ? — Parce que l'asperge se nomme en Orient *Hâlyoûn* et que l'homme de ton rêve t'a dit *Hâ-lyoûn* ». Ce fut donc de ce côté qu'il se dirigea, et il alla assiéger la capitale, qui compte parmi les plus grandes villes des chrétiens. Les Francs répondirent à la demande de secours que leur adressèrent les habitants par l'envoi de nombreuses troupes ; on se battait nuit et jour et les assiégés subirent de nombreuses pertes, tandis que les Çanhâdja opposaient une endurance remarquable (2) Ensuite un Comte franc, qui n'avait pas son pareil parmi eux, vint parader devant nos lignes et provoquer à un combat singulier. Djelâla ben Zîri le Çanhâdjite accepta le défi, et les deux adversaires se chargèrent : le Franc lança un coup de pointe que Djelâla évita et auquel il répondit par un coup de sabre qui trancha l'épaule du Franc et le jeta par terre. L'armée chrétienne fut alors attaquée par les nôtres et s'enfuit en désordre, subissant des pertes innombrables, entre autres celle du prince de cette ville (3). Ibn Aboû 'Amir fit un butin plus considérable qu'on n'avait jamais vu et emmena trente mille captifs. Par son ordre les cadavres furent amoncelés et l'appel à la prière du soir fut proclamé (du haut de ce

(1) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs.

(2) Les campagnes qui eurent pour résultat de rendre le royaume de Léon tributaire durèrent de 981 à 984 (*Mus. d'Esp.*, III, 190 et 195). La prise de Léon est de mars 984 (*Ib.*, p. 196).

(3) Bermude ne fut pas tué, puisqu'il reconnut la suzeraineté d'Almanzor (*l. l.*, 196). Dozy ne fait aucune allusion à l'épisode du duel.

minaret improvisé). La ville de K'âmoûna (1) fut détruite, et il rentra sain et sauf avec ses troupes.

[P. 24] **Mort de Yoûsof Bologgîn
et gouvernement de son fils El-Mançoûr**

Le 22 dhoû'l-h'iddja 373 (25 mai 984) le prince d'Ifrîkiyya Yoûsof Bologgîn ben Zîri mourut à Wârkelîn (2). Il s'était rendu de ce côté parce que Khazroûn le Zenâti était entré à Sidjilmâsa, d'où il avait chassé le lieutenant de Bologgîn en s'emparant des richesses et des approvisionnements renfermés dans cette ville, et que Zîri ben 'At'îya Zenâti s'était rendu maître de Fez. Il fut pris en route de colique ou, selon d'autres, il fut atteint à la main d'une pustule dont il mourut. Il légua son commandement à son fils El-Mançoûr, qui était alors à Achîr, et qui tint une audience pour recevoir les compliments de condoléance. Aux habitants de Kayrawân et des diverses parties du pays qui se rendirent auprès de lui tant pour cela que pour le féliciter de son avènement, il distribua des présents et parla en ces termes : « Mon père Yoûsof et mon grand-père [P. 25] Zîri se servaient de l'épée pour conquérir les peuples ; je ne veux, moi, les conquérir que par les bienfaits ; je ne suis pas d'ailleurs de ceux qu'institue un diplôme et que destitue un autre diplôme », voulant indiquer ainsi qu'un diplôme venu du khalife régnant en Égypte ne pourrait le destituer. Puis il se rendit à Kayrawân et, s'installant à Rak'k'âda, il nomma des gouverneurs

(1) Je ne puis identifier cette ville, qui n'est citée ni dans Edrisi, ni dans les divers volumes de la *Bibliotheca arabo-hispana* ; faut-il y voir Caminha, à l'embouchure du Minho ?

(2) Ce nom est diversement orthographié : Warok'iîn, Wark'enfoû, Wak'alni (*Berbères*, II, 12 ; *Bayân*, I, 248). C'est en 365, 367 ou 369 que Bologgîn commença son expédition contre Khazroûn (*suprà*, p. 252). Cf. Wüstenfeld, *Gesch. der Fatim.*, p. 135.

dans les divers cantons et institua les chefs militaires *أمراء*. Il envoya en Égypte à El-'Azîz Billâh des cadeaux somptueux représentant, dit-on, la valeur d'un million de dinars. Il retourna ensuite à Achîr et préposa un homme du nom d'Abd Allâh ben [Mohammed] le Kâtib (1) à la levée des impôts de Kayrawân, de Mehdiyya et de toute l'Ifrîkiyya.

[P. 32] **Défaite des troupes d'El-Mançoûr par le prince de Sidjilmâsa**

(Année 375) Nous avons dit plus haut que Khazroûn Zenâti et Zîri Zenâti s'étaient emparés de Sidjilmâsa et de Fez et que Bologgîn était mort au cours de l'expédition qu'il dirigeait contre eux. El-Mançoûr, quand son autorité fut affermie, envoya un corps d'armée important pour les faire rentrer dans l'obéissance; mais quand ces troupes furent arrivées près de Fez, Zîri ben 'At'îya, connu sous le nom d'El-K'art'âs, sortit de cette ville, où il commandait, et leur livra une sanglante bataille qui aboutit à leur déroute, non sans qu'elles eussent perdu un grand nombre de tués et de prisonniers. Ainsi se trouva affermi le pouvoir de Zîri (2).

[P. 35] En 376 (12 mai 986), El-Mançoûr ben Yoûsof d'Ifrîkiyya fit exécuter 'Abd Allâh [ben Mohammed] el-Kâtib (3). Celui qui le remplaça dans le commandement des divers cantons d'Ifrîkiyya fut Yoûsof ben Abou Moh'ammed, qui était auparavant gouverneur de Gafça.

(1) Ce personnage descendait des princes Aghlabides et joua un rôle important; voir une longue note, *Berbères*, II, 13; *Bayân*, I, 247 et s.

(2) Comparez Ibn Khaldoun, II, 13; III, 256; *Bayân*, I, 250.

(3) Voir Ibn Khaldoun, *l. l.*; *Bayân*, I, 251. Ce dernier, de même que Noweyri, place en 377 la mort d'Abd Allâh ben Mohammed.

[P. 37] **El-Mançoûr ben Yoûsof part en guerre
contre les Kotâma**

En 377 (2 mai 987), El-Mançoûr d'Ifrîkiyya réunit ses troupes pour marcher contre les Kotâma. En effet, El-'Azîz billâh d'Égypte avait envoyé à ces peuples un de ses missionnaires, que l'on appelait Aboû 'l-Fehm et dont le nom était H'asan ben Naçr, pour les inviter à reconnaître son autorité: il voulait ainsi, après se les être conciliés, leur envoyer des troupes pour (les aider à) combattre El-Mançoûr, dont il trouvait la force trop grande, et lui enlever l'Ifrîkiyya. Aboû 'l-Fehm réussit dans sa mission, s'attira un grand nombre d'adhérents, et les nombreuses bandes dont il devint le chef lui valurent une grande influence. El-Mançoûr ayant alors formé le projet de l'attaquer, informa El-'Azîz de la situation; mais le khalife lui fit intimer la défense de rien tenter contre Aboû 'l-Fehm et les Kotâma, par deux messagers qui avaient pour instructions de rejoindre les Kotâma après avoir rempli leur mission auprès d'El-Mançoûr. Quand ces hommes eurent signifié la défense dont ils étaient porteurs, El-Mançoûr s'emporta en paroles grossières contre eux et contre El-'Azîz, et comme ils lui répondaient sur le même ton, il leur intima l'ordre de rester auprès de lui pendant le reste du mois de cha'bân et pendant ramad'ân (finit le 23 janvier 988), et ne les laissa pas se rendre chez les Kotâma; il fit ses préparatifs de guerre contre ces derniers et contre Aboû 'l-Fehm, puis se mit en campagne après la fête des Victimes. Il marcha d'abord sur Mîla, dont il voulait tuer les habitants mâles et réduire les femmes et les enfants en esclavage; mais comme ils se portèrent à sa rencontre et s'humilièrent devant lui en pleurant, il consentit à leur pardonner et se borna à ruiner les

murailles de cette ville. De là, et toujours accompagné des deux envoyés d'El-'Azîz, il continua sa marche vers les Kotâma sans omettre de détruire tous les châteaux ou lieux habités par où il passait, et arriva ainsi à Sétif, [P. 38] siège de la puissance de ses ennemis. Auprès de cette ville fut livrée une grande bataille, à la suite de laquelle les Kotâma furent mis en déroute; et Aboû' l-Fehm se réfugia dans une montagne abrupte habitée par les Benou Ibrâhîm, tribu kotâmienne. El-Mançoûr envoya à ceux-ci des messagers qui employèrent les menaces pour obtenir la livraison du fuyard, mais à qui il fut répondu : « Cet homme est notre hôte, et nous ne le livrerons pas; tu peux cependant le faire prendre, nous n'y mettrons pas d'obstacle ». El-Mançoûr en conséquence le fit enlever, et après l'avoir brutalement frappé le fit exécuter puis écorcher, tandis que les Çanhâdja et les esclaves noirs d'El-Mançoûr mangeaient sa chair. Il fit, en même temps que lui, exécuter plusieurs missionnaires et des chefs des Kotâma, puis il regagna Achîr et renvoya les deux hommes que lui avait députés El-'Azîz. Celui-ci apprit de leur bouche le sort qu'avait subi Aboû' l-Fehm : « Nous revenons, lui dirent-ils, d'auprès de véritables démons qui se nourrissent de chair humaine ». Alors le khalife envoya un messenger chargé de tranquiliser El-Mançoûr et de lui porter des présents, sans qu'il lui parlât même d'Aboû' l-Fehm (1).

[P. 47] **Les Kotâma se séparent d'El-Mançoûr**

En 379 (10 avril 989), un kotâmien appelé Abou'l-Faradj, originaire on ne sait d'où, tenta un mouvement insurrec-

(1) Sur le mouvement tenté par Aboû' l-Fehm, voir *Berbères*, II, 14; *Bayân*, I, 252; Wüstenfeld, p. 148. Le *Bayân* place à l'année 378 l'expédition d'El-Mançoûr; probablement, elle commença en 377 et se poursuivit en 378.

tionnel (1), en prétendant que son père était le fils d'El-K'â'im l'Alide, grand-père d'El-Mo'izz, et cette affaire eut bien plus d'importance que celle d'Abou'l-Fehm. Les Kotâma se groupèrent sous ses ordres, il se servit de drapeaux et de tambours et fit battre monnaie (à son nom); il y eut de nombreux combats et rencontres entre lui et le lieutenant qui représentait El-Mançoûr à Mîla et à Sétif. Alors ce dernier prince se mit lui-même en campagne, et le prétendant marcha contre lui à la tête des troupes kotâmiennes : à la suite d'une bataille acharnée, Aboû'l-Faradj dut fuir en laissant une foule des siens sur le terrain, et il alla se cacher dans une grotte située sur une montagne. Mais il fut surpris par deux de ses pages, qui s'emparèrent de lui et le menèrent au vainqueur, qui fut charmé de cette capture et fit périr le rebelle dans les supplices. El-Mançoûr alors installa des garnisons dans toutes les régions du pays des Kotâma et y nomma des gouverneurs, dont il n'y avait eu aucun jusque là, lesquels prélevèrent des impôts et serrèrent les habitants de très près.

Lui-même retourna à Achîr, et y reçut bientôt la visite de Sa'id ben Khazroun Zenâti, dont le père avait conquis Sidjilmâsa en 365 (9 septembre 975) et qui venait reconnaître son autorité. Sa'id prit rang parmi les intimes du prince et jouit bientôt d'une grande faveur. El-Mançoûr lui dit, un jour qu'il lui avait donné une somme considérable : « Connais-tu quelqu'un de plus magnanime que moi ? — Certes, répondit l'autre, c'est moi-même. — Et comment cela ? — Ta générosité se manifeste par des dons d'argent, et je t'ai prouvé la mienne en t'offrant ma vie même ! » El-Mançoûr le nomma ensuite gouverneur de T'obna et maria son fils à l'une des filles de Sa'id (2).

(1) L'insurrection d'Abou'l-Faradj, qu'a mentionnée aussi Noweyri (d'après Ibn el-Athîr ?) (voir *Berbères*, II, 15) a été passée sous silence par le *Bayân* et par Ibn Khaldoun.

(2) On retrouve cette anecdote et ces détails dans le *Bayân* (I, 253, où il est dit que la fille d'El-Mançoûr épousa Warrou ben Sa'id).

Comme à ce propos il était blâmé par un de ses parents : « Mon père et mon grand-père, repartit El-Mançoûr, poursuivaient ces rebelles l'épée à la main ; moi je répons au jet d'un javelot par une bourse d'or, si bien que je provoque ainsi chez eux une affection qui devient naturelle et librement consentie. » Sa'ïd retourna ensuite chez les siens, d'où, après y avoir séjourné jusqu'en 381, il revint faire une visite à El-Mançoûr ; mais alors il tomba malade et, au bout de quelques jours, mourut le 1^{er} redjeb (12 septembre 991). [P. 48] Felfoûl (1) ben Sa'ïd se rendit ensuite auprès d'El-Mançoûr, qui le traita généreusement, lui fit don d'une forte sommè, puis l'envoya à T'obna comme gouverneur en remplacement de son père (2).

Révolte de l'oncle paternel d'El-Mançoûr

En cette même année 379 (10 avril 989), Aboû 'l-Behâr, oncle paternel d'El-Mançoûr ben Yousof Bologgîn, se révolta contre celui-ci, dont un acte avait blessé sa fierté. El-Mançoûr s'étant par suite mis en campagne, Aboû 'l-Behâr quitta Tâhert avec sa famille et les siens, et se dirigea du côté du Maghreb. Les envahisseurs entrèrent alors dans cette ville et la mirent au pillage ; mais les habitants obtinrent ensuite l'amân qu'ils réclamèrent. Après cela, El-Mançoûr se mit à la poursuite du fugitif et poussa jusqu'à dix-sept étapes au-delà de Tâhert, non sans souffrances pour son armée. Aboû 'l-Behâr s'était rendu auprès de Ziri ben 'At'iya, prince de Fez, par qui il avait été honorablement accueilli et qui

(1) La prononciation *Felfoûl* est établie par le texte arabe d'Ibn Khaldoun.

(2) C'est au 1^{er} redjeb 382 que le *Bayân* (I, 256) place la mort de Sa'ïd ; Ibn Khaldoun (II, 15 ; cf. III, 270) dit aussi 381 ; l'une et l'autre de ces chroniques exposent les faits de la même manière qu'Ibn el-Athîr.

lui avait donné une haute situation ; ces deux chefs dirigèrent alors des incursions contre les territoires soumis à El-Mançoûr. En 381 (19 mars 991) ils marchèrent contre les pays avoisinant Fez, et ils s'en emparèrent après avoir infligé une défaite aux partisans d'El-Mançoûr qui s'y trouvaient. Mais ensuite Aboû 'l-Behâr vint à résipiscence et apporta ses excuses à son neveu, qui les accepta, l'accueillit honorablement et, après lui avoir fait des libéralités, lui fournit tout ce dont il avait besoin, argent et autres choses (1).

[P. 55] En 380 (30 mars 990) mourut en Espagne 'Abd Allâh Moh'ammed ben 'Abd el-Berr Nèmeri, père de l'imâm Aboû 'Omar ben 'Abd el-Berr (2).

[P. 64] En 381 (19 mars 991), El-Mançoûr d'Ifrîkiyya destitua Yoûsof [ben Aboû Moh'ammed] qui était gouverneur général du pays, et le remplaça par Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed ben Aboû'l-'Arab (3).

Curieux événement arrivé en Espagne

[P. 79] En 385 (4 février 995), El-Mançoûr Moh'ammed ben Aboû 'Amir, qui gouvernait l'Espagne [P. 80] au nom de Hichâm el-Mo'ayyed, dirigea contre le pays franc une expédition qui fut poussée fort loin et qui procura un butin considérable. Parmi les prisonniers figura le roi Garcia, qui comptait parmi les plus grands et les plus forts, et était lui-même fils de Sancho. Or, le sort voulut qu'un poète, Aboû'l-'Alâ Çâ'id ben H'asan Rab'i, venu de Mawçel auprès de Mançoûr et qui chantait ses

(1) Sur la révolte d'Aboû 'l-Behâr, voir le *Bayân*, I, 253 et 256 ; *Berbères*, II, 15 ; III, 240 : le premier de ces textes place la soumission de ce chef à l'année 383, le second à l'année 382.

(2) Ibn el-Abbâr dans la *Çita* (éd. Codera, I, 106) consacre quatre lignes à ce saint personnage.

(3) Voir le *Bayân*, I, 254 et 255.

louanges depuis quelque temps déjà, envoyât à ce prince un cerf en même temps que des vers parmi lesquels ceux-ci :

[*Kâmil*] O sauvegarde des gens effrayés, sécurité des fuyards, redresseur des abaissés ! Tes dons vont à ceux qui en sont dignes, tes bienfaits s'adressent à quiconque espère en toi.

Et plus loin on lit encore :

Seigneur, toi qui réjouis mon exil, qui m'as retiré des griffes de l'adversité et sauvé de la prison, l'esclave que tu as arraché à la misère et comblé de bienfaits l'amène ce cerf ! Je l'ai nommé Garcia et je l'amène, la corde au cou, dans l'espoir que mon pronostic se vérifiera. Daigne l'accepter, et ce sera pour moi le plus beau cadeau que je puisse recevoir de mon bienfaiteur !

Or le poète avait donné au cerf le nom de Garcia, dans l'intention de pronostiquer la prise du prince de ce nom, laquelle eut lieu le jour même de l'envoi, ce qui constitue une concordance des plus curieuses (1).

[P. 89] **Mort d'El-Mançoûr ben Yoûsof,
à qui succède son fils Bâdis**

Dans les premiers jours de rebî' I 386 (fin mars 996), El-Mançoûr ben Yoûsof Bologgîn mourut en dehors de Çabra et fut inhumé dans son palais (2). C'était un prince libéral, vaillant, décidé, à qui la victoire fut toujours fidèle, sage administrateur, ami de la justice et la pratiquant toujours vis-à-vis de ses sujets ; il accorda aux habitants de l'Ifrîk'iyya la remise des impôts impayés, qui montaient à un total considérable.

(1) Cette anecdote figure également dans l'*Histoire des Almohades* de Merrâkechi, trad., p. 30 ; on trouve dans le même ouvrage quelques renseignements sur le poète.

(2) Le *Bayân* (I, 248 et 256) fixe la mort d'El-Mançoûr au 3 ou au 5 rebî I 386 ; Ibn Khaldoun (II, 16 ; III, 260) dit qu'elle eut lieu en 385.

Après sa mort, [P. 90] l'autorité passa aux mains de son fils Aboû Mennâd Bâdis, qui, après avoir été reconnu, se transporta à Serdâniya et reçut la visite des gens venus de partout pour lui présenter leurs condoléances et leurs félicitations. Les Benoû Zirî, oncles paternels de son père, avaient des vellétés de lui faire opposition, mais ils en furent empêchés tant par ses propres partisans que par ceux de son père. Ce prince, qui était né en 374 (3 juin 984), reçut l'investiture et les robes d'honneur qui lui furent envoyées d'Égypte par El-H'âkim bi-amr Allâh; à la suite de la lecture du diplôme, il prêta serment de fidélité au khalife, et ses cousins et les principaux officiers firent de même.

En la même année, un Çanhâdjite du nom de Khalîfa ben Mobârek se révolta contre Bâdis, mais il fut pris et amené au prince: on le fit monter sur un âne, et un nègre monté en croupe le souffletait pendant qu'on le promenait par les rues. Le dédain qu'il inspirait empêcha de l'exécuter, il fut simplement emprisonné.

En la même année (1), Bâdis nomma son oncle H'ammâd ben Yoûsof Bologgîn au gouvernement d'Achir, qu'il lui attribua en fief; il lui fit en outre cadeau d'une grande quantité de chevaux, d'armes et d'approvisionnements, après quoi H'ammâd rejoignit son poste. Ce dernier prince est l'aïeul des Benoû H'ammâd, qui devinrent princes d'Ifrîk'iyya et du fort (K'al'a), bien connu dans ce pays, qui porte leur nom. Ce fort leur fut enlevé par 'Abd el-Mou'min ben 'Ali.

[P. 107] **Expédition de Bâdis contre les Zenâta**

A la mi-çafar 389 (4 février 999), Bâdis ben el-Mançour d'Ifrîk'iyya donna à son vice-roi (*nâ'ib*) Moh'ammed

(1) Cette nomination est de çafar 387 (février-mars 997), selon le *Bayân*, I, 257.

ben Abou'l-'Arab l'ordre d'équiper et de bien approvisionner des troupes nombreuses destinées à attaquer les Zenâta. Il avait en effet reçu de son oncle Itewwoufet [P. 108] l'avis que Zîrî ben 'Al'îya surnommé El-K'art'âs, déjà cité, était venu camper près de Tâhert et avait engagé les hostilités. En conséquence, Moh'ammed partit à la tête d'une armée considérable et gagna d'abord Achîr, où H'ammâd ben Yoûsof, qui avait reçu cette ville en fief de son neveu Bâdîs, se joignit à lui; puis ces deux chefs partirent pour Tâhert, où ils opérèrent leur jonction avec Itewwoufet, à deux étapes de Zîrî ben 'Al'îya. Ils s'avancèrent alors contre ce dernier, et plusieurs engagements très sérieux eurent lieu. Mais H'ammâd était mal vu de ses troupes à cause de sa lésinerie, et elles se débandèrent au plus fort du combat; le reste de l'armée les suivit, et les efforts de Moh'ammed ben Abou' l-'Arab pour les rallier et poursuivre la lutte furent vains; la débandade fut complète, et Zîrî s'empara des biens et des approvisionnements des fuyards, qui regagnèrent Achîr (1).

Bâdîs se mit en marche en apprenant cette déroute, et quand il fut près de T'obna il fit appeler Felfoul ben Sa'id. Mais celui-ci peu rassuré se fit excuser et demanda un acte lui concédant en fief la ville de T'obna; Bâdîs lui envoya la pièce demandée et poursuivit sa route. Mais quand il fut éloigné, Felfoul se rendit à T'obna (d'où il était d'abord sorti), conquit le pays avoisinant, puis marcha sur Bâghâya, devant laquelle il mit le siège, tandis que Bâdîs continuait de se diriger vers Achîr. D'autre part, Zîrî ben 'Al'îya, en apprenant que ce dernier s'approchait, se replia sur Tâhert, puis, comme Bâdîs continuait d'avancer, il se retira chez les Arabes. En présence de cette retraite, Bâdîs nomma son

(1) Sur cette campagne, voir le *Bayân*, I, 259; *Berbères*, II, 16; III, 247 et 260. Cette défaite, dit le *Bayân*, est du 4 djomâda I (22 avril, 999) et eut lieu à Emsâr.

oncle Itewwoufet au gouvernement d'Achîr, lui fournit de l'argent et des approvisionnements, et il se mit lui-même en route pour regagner Achîr. Mais il apprit alors les agissements de Felfoul ben Sa'id, et par suite envoya une armée contre lui, pendant qu'il laissait sur place Itewwoufet avec ses oncles et ses cousins. Mais ceux-ci, entre autres Mâksen et Zâwi, profitèrent du départ de Bâdîs pour se révolter contre Itewwoufet, de la personne de qui ils s'assurèrent en même temps qu'ils lui prenaient son argent. Itewwoufet put cependant s'échapper et rejoindre Bâdîs. Quant à Felfoul ben Sa'id, il tint victorieusement tête au corps d'armée qui alla l'attaquer, lui fit subir des pertes et marcha sur K'ayrawân. Bâdîs alors arriva à Bâghâya, dont les habitants se portèrent à sa rencontre et lui apprirent les attaques qu'ils avaient eu à soutenir de la part de Felfoul pendant un siège de 45 jours; [P. 109] il les remercia de leur fidélité et leur promit sa bienveillance, puis poursuivant sa marche à la recherche de Felfoul, il arriva à Mermadjenna. Le rebelle l'attaqua à la tête de nombreuses bandes de Berbères et de Zenâta auxquelles s'étaient joints tous ceux qu'animait la haine contre Bâdîs et ses parents. La rencontre, qui eut lieu à Wâdi Aghlân, fut d'un acharnement inouï et l'opiniâtreté fut aussi grande des deux parts pendant tout le long temps qu'elle dura; Dieu fit enfin descendre sa protection sur Bâdîs et les Çanhâdja : les Berbères et les Zenâta furent battus à plate couture, et Felfoul se sauva le plus loin qu'il put; neuf mille hommes rien que des Zawîla (*lis. Zenâta?*) restèrent sur le terrain, sans parler des Berbères. Bâdîs alors rentra dans son palais, à la grande joie des Kayrawâniens, qui redoutaient l'arrivée de Felfoul.

Ensuite les oncles de Bâdîs rejoignirent le vaincu pour marcher contre Bâdîs, qui se mit en campagne pour leur tenir tête, mais qui, en arrivant au K'agr el-Ifrik'i, apprit que tous l'avaient abandonné, à l'exception

toutefois de Mâksen ben Zirî. Cela se passait au commencement de 390 (12 déc. 999).

**El-H'âkim devient maître de Tripoli de Barbarie,
qui retombe ensuite aux mains de Bâdis**

Bâdis avait à Tripoli un lieutenant qui s'adressa à El-H'âkim bi-amr Allâh d'Égypte pour lui offrir la cession de cette ville et son propre concours, et en conséquence El-H'âkim lui envoya un de ses intimes, Yânis le Sicilien, qui était alors gouverneur de Bark'a, pour prendre possession de Tripoli, où ce chef s'installa en 390 (12 déc. 999). Bâdis alors fit demander à Yânis pourquoi il s'établissait à Tripoli en le priant, pour le cas où il tiendrait son investiture d'El-H'âkim, de lui communiquer son diplôme pour qu'il en prît connaissance. A quoi Yânis répondit : « Le khalife m'a envoyé pour que je serve d'auxiliaire si mon concours est nécessaire; mais on ne demande pas de diplôme d'investiture à quelqu'un qui occupe le rang que j'ai à la cour d'El-H'âkim. » Bâdis alors fit marcher contre lui un corps d'armée, que Yânis attaqua en dehors de Tripoli; mais ce chef trouva la mort dans cette rencontre, et ses partisans, après avoir subi de fortes pertes, rentrèrent dans la ville et s'y fortifièrent (1). Ils y furent assiégés par les troupes victorieuses et réclamèrent du secours à El-H'âkim, qui leur envoya un corps d'armée équipé et commandé par Yah'ya ben 'Ali Andalosi, à qui, d'après ses ordres, de l'argent devait être versé par la ville de Bark'a. Mais Yah'ya ne trouva pas [P. 110] dans cet endroit les sommes promises, et alors, se laissant aller au découragement, il rejoignit Felfoul, qui avait pénétré à Tripoli et s'en était rendu maître, et il s'installa auprès de lui dans cette ville, dont il fit

(1) Ce commencement du chapitre figure dans la *Biblioteca*, 1, 435.

désormais son séjour. Nous finirons ce récit sous l'année 393 (1).

En 391 (31 nov. 1000), Mâksen ben Zîrî, grand'oncle paternel de Bâdîs, marcha sur Achîr, où se trouvait le fils de son frère, H'ammâd ben Yoûsof Bologgîn, et livra à son neveu une sanglante bataille où les trois fils de Mâksen, Moh'sin, Bâdîs et H'abbâsa, périrent avec leur père. Quant à Zîrî ben 'At'iya, il mourut neuf jours après ce dernier événement (2).

[P. 124] **Mort d'El-Mançoûr ben Aboû 'Amir**

En 393 (9 nov. 1002) mourut Aboû 'Amir Moh'ammed ben Aboû 'Amir Ma'âfirî, surnommé el-Mançoûr (Almanzor), qui gouverna l'Espagne du temps d'El-Mo'ayyed Hichâm ben H'akam et dont il a été parlé à propos de ce dernier prince. Originaire d'une famille bien connue d'Algéziras, [P. 125] il se rendit à Cordoue pour y étudier. Il avait de l'ambition et s'attacha à la mère d'El-Mo'ayyed du vivant même d'El-Mostançir, père de ce dernier. Quand Hichâm encore mineur monta sur le trône, El-Mançoûr s'engagea vis-à-vis de la princesse à administrer au nom du jeune homme, à réprimer les troubles qui s'élevaient et à lui assurer le pouvoir, et elle lui abandonna les affaires de son fils. C'était un homme habile, brave, énergique, bon politique, qui se concilia les troupes par les bienfaits qu'il répandit sur elles. Sous le surnom d'El-Mançoûr, il ne cessa de lancer des expéditions soit contre les Francs, soit contre d'autres, et le royaume lui-même resta dans un calme que ne troublait aucune sédition. Savant lui-même, il

(1) Le *Bayân* parle aussi de ces événements (I. 360 et s.), dont Ibn Khaldoun donne une relation détaillée (III. 262) ; cf. Tidjâni (*Journ. as.*, 1853, I, 405 et 432).

(2) Voir le *Bayân*, I, 261.

aimait les savants, les fréquentait et discutait avec eux; aussi ont-ils maintes fois mentionné ses mérites et écrit bien des livres à ce sujet.

Il dirigeait une incursion contre les chrétiens quand il tomba malade, mais il continua sa route, pénétra chez l'ennemi et y remporta des avantages; alors seulement il songea à revenir, mais son état était grave, et il mourut à Medina-Celi. Il avait fait recueillir la poussière dont sa cuirasse se couvrait quand il faisait la guerre sainte, et par ses ordres, elle fut placée dans son linceul pour s'attirer ainsi la bénédiction divine. Sa foi et ses mœurs étaient pures; il pratiquait la justice, de sorte que son règne parut être une période de fête, grâce à l'éclat qu'il jeta et au calme dont jouit le peuple. Il est aussi auteur de très bons vers. Sa mère était Temîmite.

Il eut pour successeur son fils Moz'affer Aboû Merwân 'Abd el-Melik, qui marcha sur les traces de son père.

Felfoul assiège Gabès; ce qu'il advient de lui

En 393 (9 nov. 1002), Yah'ya ben 'Ali Andalosi et Felfoul quittèrent Tripoli avec une armée considérable et allèrent assiéger Gabès, puis (n'ayant pas réussi), ils retournèrent à Tripoli. Quand Yah'ya se vit presque sans argent, dans une situation peu favorable et assez mal traité par Felfoul et les siens, il retourna en Égypte auprès d'El-H'âkim, non sans que ceux qu'il quittait lui eussent, à prix d'argent ou par violence, enlevé ses chevaux et ce qu'ils trouvèrent à leur gré dans ses objets d'équipement. El-H'âkim voulut tout d'abord le faire exécuter, mais ensuite lui pardonna.

Quant à Felfoul, il resta à Tripoli jusqu'en 400 (24 août 1009), où il mourut de maladie. Ce fut son frère Warroû qui lui succéda et dont l'autorité fut reconnue par les Zenâta. Bâdîs alors se dirigea contre Tripoli pour y

Revue africaine, 13^e année. Nos 233-234 (2^e et 3^e Trimestres 1899). 19

combattre les Zenâta, qui, apprenant qu'il se mettait en campagne, évacuèrent la ville. [P. 126] Bâdîs alors l'occupa, ce que les habitants virent avec plaisir (1). Puis Warroû fit demander à Bâdîs de leur accorder l'amân, à lui et aux Zenâta qui l'accompagnaient, d'accepter leur soumission et de choisir parmi eux des gouverneurs au même titre que chez les autres (tribus). Bâdîs leur accorda l'amnistie, les traita bien et leur concéda le Nefzâwa et Kast'îliya à condition qu'ils évacuassent les cantons tripolitains, ce qu'ils firent. Ensuite Khazroûn ben Sa'îd, abandonnant son frère, vint faire sa soumission à Bâdîs, qui l'accueillit honorablement et lui fit des libéralités. Après cela, Warroû, toujours hostile à Bâdîs, marcha contre Tripoli pour l'assiéger, et Khazroûn se mit en campagne pour l'en empêcher. Cela se passa en 403 (22 juill. 1012).

[P. 131] En 395 (17 oct. 1004), une violente disette sévit en Ifrîkiyya, à ce point que ni boulangeries ni bains n'eurent plus rien à faire ; la mortalité fut grande et les riches perdirent leur fortune. Une épidémie fit de grands ravages, et le nombre quotidien des morts variait de cinq à sept cents (2).

El-Mo'ayyed ressaisit le gouvernement de l'Espagne

[P. 152] Nous avons raconté la déposition et l'emprisonnement de ce prince, qui s'appelait Hichâm ben El-H'akam ben 'Abd er-Rah'mân en-Nâçir. Le 9 dhoû 'l-hiddja 400 (23 juill. 1010), il fut remplacé sur le trône pour une nouvelle période pendant laquelle Wâd'ih' l'Amiride exerça le pouvoir. Ce chef présenta les Cor-

(1) J'accepte, conformément au texte du *Bayân*, I, 269, la variante rejetée en note par l'éditeur du texte.

(2) Le *Bayân* (I, 267) décrit longuement cette famine.

douans à El-Mo'ayyed, qui leur fit des promesses et écrivit aux Berbères partisans de Soleymân ben H'akam ben Soleymân ben 'Abd er-Rah'mân en-Nâcir pour leur demander de le reconnaître. Mais comme il n'obtint même pas de réponse, il ordonna à ses troupes et aux Cordouans de se tenir sur leurs gardes. Le peuple d'ailleurs le prit en effection (1).

Une dénonciation lui ayant appris que quelques Omeyyades de Cordoue s'étaient mis d'accord avec Soleymân pour livrer la ville à celui-ci le 27 dhoû 'l-hiddja, il fit saisir et emprisonner les conjurés. Au jour convenu, les Berbères se présentèrent devant Cordoue; mais les soldats et la population conduits par Mo'ayyed marchèrent contre eux, ce qui fit faire volte-face aux Berbères. Les troupes se mirent à leur poursuite, mais sans pouvoir les joindre. Divers messages furent échangés entre les deux parties, mais rien ne fut conclu.

Alors Soleymân et les Berbères demandèrent du secours au roi des Francs en s'engageant à lui livrer des forteresses conquises sur les chrétiens par Mançoûr ben Abou' Amir. Ce roi informa Mo'ayyed des offres qui lui étaient faites, et promit de refuser tout secours à Soleymân si ces places-fortes lui étaient rendues. D'après l'avis favorable des Cordouans, qui furent consultés à ce sujet et qui redoutaient l'alliance des chrétiens avec Soleymân, la paix fut conclue sur ces bases en moharrem 401 (août-sept. 1010).

Quand les Berbères virent qu'il ne fallait plus compter sur l'aide des Francs, ils vinrent camper proche de Cordoue en çafar 401 (sept.-oct. 1010), et leur cavalerie fit çà et là des incursions qui ruinaient ce territoire. Mo'ayyed et Wâdih' installèrent un rempart et un fossé en avant de la grande enceinte de Cordoue, et Soleymân entreprit le siège de la ville; mais au bout de quarante-

(1) A propos de ces événements, il est indispensable de se reporter à *l'Histoire des musulmans d'Espagne*, III, 290 et s.

cinq jours il n'avait pas obtenu de résultat, et il alla assiéger Zahrâ, contre les habitants de qui il combattit trois jours. Alors un officier livra la porte qu'il était chargé de garder, ce qui permit aux Berbères d'arriver aux remparts et d'en chasser les défenseurs; une fois la ville prise, la plupart des soldats qui s'y trouvaient furent tués. Les habitants se réfugièrent sur la montagne, et des hommes s'enfermèrent dans la mosquée, où les Berbères les égorgèrent, femmes et enfants compris; puis ils mirent le feu à cet édifice, aussi bien qu'au palais et aux maisons, dont la plupart furent brûlées, en même temps que tout était mis au pillage.

Wâdih' informa alors Soleyman de son intention de quitter Cordoue en secret, lui conseillant de reprendre à ce moment le siège de la ville; mais Mo'ayyed, qui eut vent de la chose, fit mettre le traître à mort. Cordoue était réduite à la plus triste situation: les vivres manquaient et la mort faisait de cruels ravages. Au dehors, les Berbères avaient moins de vivres encore, tant ils avaient ravagé les campagnes. Les Cordouans émigraient et Mo'ayyed punissait de mort quiconque penchait pour Soleyman. Celui-ci et ses Berbères poussaient le siège vigoureusement et serraient les habitants de très près.

Au cours de cette période, 'Obeyd Allâh ben Moh'ammed ben 'Abd el-Djebbâr se révolta à Tolède et fut reconnu par les habitants de cette ville. Mais une armée que Mo'ayyed envoya contre eux les ramena à l'obéissance, et le rebelle fut fait prisonnier et mis à mort en cha'bân 401 (9 mars 1011).

Dans un certain combat, les Cordouans infligèrent aux Berbères des pertes sérieuses, tant en tués qu'en individus noyés dans le fleuve. Les assaillants s'éloignèrent alors de Cordoue et allèrent assiéger Séville; mais une armée envoyée par Mo'ayyed protégea celle-ci et les força à se retirer.

[P. 154] Soleyman sollicita et obtint l'adhésion du

lieutenant de Mo'ayyed à Saragosse et autres lieux. Quand il fut repoussé de Séville, il alla attaquer et piller Calatrava, où il s'installa avec les siens. Il recommença ensuite le siège de Cordoue, d'où la faim et la peur avaient fait sortir nombre d'habitants et de soldats; il poussa vigoureusement la lutte et finit par se rendre maître de vive force de la ville. On tua tous ceux qu'on trouva dans les rues, on pilla les habitations et on y mit le feu. Le nombre des victimes fut innombrable. Les Berbères s'installèrent dans les maisons qui avaient échappé à l'incendie, et les Cordouans virent des choses inouïes.

L'entrée de Soleyman à Cordoue eut lieu à la mi-chawwâl 403 (29 avril 1013), et on lui prêta serment de fidélité. Mo'ayyed tiré du palais lui fut amené. On raconte bien des choses sur ce qui se passa entre eux, puis les partisans de Mo'ayyed se retirèrent (?) dans l'Espagne orientale (1).

Parmi les victimes innocentes de ce siège, figure Aboû 'l-Welîd [Abd Allâh ben Moh'ammed] ben el-Farad'i (2).

[P. 170] **Soleyman remonte une seconde fois sur le trône en Espagne**

En 403, à la mi-chawwâl (14 mai 1012), Soleyman ben El-H'akam ben Soleyman ben 'Abd er-Rah'mân Nâçir l'Omeyyade, surnommé Mosta'in, remonta pour la seconde fois sur le trône, comme il a été dit sous l'an 400, et on lui prêta serment de fidélité. Les Cordouans

(1) On dit aussi que Mo'ayyed fut alors exécuté (voir *Mus. d'Espagne*, III, 320).

(2) C'est l'auteur du dictionnaire biographique dont M. Codera a donné une édition dans la *Bibliotheca arabo-hispana*.

se portèrent à sa rencontre pour le saluer, et alors il répéta ces vers proverbiaux :

[Iâwîl] « En me voyant apparaître pour la seconde fois et bien qu'ils me connaissent, ils demandent qui je suis ; ils m'accablent de souhaits de bienvenue et de prospérité, mais ils m'auraient tué s'ils m'avaient eu un moment en leur pouvoir » (1).

Sous le règne de Soleyman, qui était lettré, poète et éloquent, des flots de sang furent versés, ainsi qu'il a été dit sous l'an 400. Les Berbères étaient alors les véritables maîtres, et comme ils constituaient la majorité de son armée, il ne pouvait rien contre eux ; il a été dit d'ailleurs que ce sont eux qui le soutinrent et qui le mirent ensuite sur le trône.

En 403 (22 juill. 1012), Abou 'l-Welîd 'Abd Allâh ben Moh'ammed, dit Ibn el-Farad'i Andalosi, fut tué à Cordoue par les Berbères.

[P. 176] **Guerre civile entre Bâdis et son oncle H'ammâd (2)**

En 406 (20 juin 1015) surgirent entre l'émir d'Ifrîk'iyya Bâdis et son oncle H'ammâd des dissensions qui aboutirent à une guerre sans merci. [P. 177] Des propos mordants et divers actes de ce dernier étaient parvenus à la connaissance de son neveu, que cela indisposa, mais qui cacha son mécontentement jusqu'au jour où cela lui devint intolérable. Il avait un fils, El-Mançoûr, à qui il voulut donner un commandement et la qualité d'héritier présomptif, et il écrivit en conséquence à H'ammâd

(1) Voir *Mus. d'Espagne*, III, 310 ; sur le caractère de Solyman, *ibid.*, 319.

(2) Voir *Berbères*, II, 17 et 44 ; III, 265 ; le *Bayân*, I, 272 et s., offre un récit détaillé et qui n'est pas toujours identique à celui de notre auteur.

de remettre une partie des cantons qui lui avaient été concédés en fief, c'est-à-dire Tîdjis, K'agr el-Ifrik'i et Constantine, au représentant de son fils El-Mançoûr. Il envoya pour en prendre livraison l'un des ses principaux officiers, Hâchim (1) ben Dja'far, qu'il fit accompagner de son propre oncle Ibrâhîm, dont la mission était d'empêcher une opposition éventuelle de H'ammâd, frère du dit Ibrâhîm. Ces deux envoyés n'étaient plus bien éloignés de H'ammâd quand Ibrâhîm, quittant Hâchim, se rendit auprès de H'ammâd, qu'il exhorta à se révolter contre Bâdîs; ses conseils furent suivis, et les deux frères, levant l'étendard de la révolte, rassemblèrent de nombreuses troupes dont l'ensemble constituait trente mille combattants.

A cette nouvelle, Bâdîs réunit ses guerriers et se mit en campagne, tandis que H'ammâd et Ibrâhîm marchaient contre Hâchim ben Dja'far, qui était dans le fort de Chikkabenariyya (2), le battaient et le forçaient à se réfugier à Bâdja, non sans que H'ammâd lui eût enlevé son argent et ses approvisionnements. Bâdîs étant arrivé au lieu dit K'abr ech-Chehîd (tombeau du martyr) (3), un grand nombre des soldats de H'ammâd se rendirent auprès de lui, et il reçut des lettres où ses deux oncles disaient ne s'être pas séparés de la communauté musulmane et n'avoir pas cessé de lui obéir, assertions que démentaient leurs actes, puisqu'ils versaient le sang, massacraient les enfants, mettaient le feu aux moissons et aux habitations et réduisaient les femmes en esclavage. Ainsi H'ammâd arriva à Bâdja, aux habitants de laquelle il accorda l'*amân* qu'ils sollicitaient; ces gens, se fiant à sa parole, se croyaient en sécurité, et quand il entra dans la ville, il se mit à tout

(1) Le *Bayân* orthographe « Hichâm ».

(2) La *Sicca Veneria* de l'antiquité, le Kef de nos jours (*Merâçid*, s. v.; Bekri, p. 82).

(3) Je n'ai pas retrouvé ailleurs le nom de cette localité.

tuer, piller et incendier. Cependant Bâdis continuait sa marche en avant; en çafar 406 (20 juil. 1015), H'ammâd arriva à Achîr, qui était dans sa dépendance et que gouvernait son lieutenant Khalaf H'imyari; mais celui-ci lui en refusa l'entrée et fit sa soumission à Bâdis, ce qui ne laissa pas de décourager H'ammâd, qui avait mis son principal espoir dans la force et les retranchements de cette ville. Bâdis arriva alors à Mesîla, dont les habitants se portèrent tout joyeux à sa rencontre; il envoya de là un corps d'armée contre la ville qu'avait fondée H'ammâd et il la fit ruiner, mais sans rien enlever des biens des habitants. [P. 178] Comme un grand nombre des soldats de la garnison du fort appartenant au rebelle (c'est-à-dire la K'al'at H'ammâd) s'enfuit auprès de Bâdis, Ibrâhîm, qui l'occupait, fit saisir et égorger sur le sein de leurs mères les enfants des fugitifs, et lui-même, dit-on, en exécuta soixante de sa main; après quoi, les mères elles-mêmes furent mises à mort.

La rencontre entre Bâdis et H'ammâd, qui eut lieu le 1^{er} djomâda I (16 oct. 1015), fut des plus terribles: les soldats de Bâdis, sachant le sort qui leur était réservé s'ils étaient battus, étaient bien décidés à mourir plutôt que de céder; mais à la suite d'une mêlée corps à corps qui fit de nombreuses victimes, H'ammâd et les siens s'enfuirent sans plus s'occuper de rien, de sorte que les vainqueurs restèrent maîtres de leurs bagages et de leurs biens, où figuraient entre autres dix mille boucliers de choix en cuir d'antilope. H'ammâd, qui ne dut de n'être pas pris qu'à l'empressement des vainqueurs à piller, arriva à sa K'al'a le 9 djomâda I (24 oct.); il alla ensuite à Dekma (1) dont, sous quelque vaine accusation, il fit périr par l'épée trois cents habitants. Alors un juriste de cette localité se présenta à lui et lui parla

(1) Cette orthographe est celle qu'indique le *Merâcid* et qu'a adoptée M. de Slane dans sa traduction de Bekri (p. 131). M. de Goeje (trad. d'Edrisi, p. 141) écrit Deggama. Une faute de copiste a transformé ce nom en Zekma dans le *Bayân*, I, 275.

ainsi : « O H'ammâd ! quand tu es devant des guerriers tu es mis en déroute, quand des masses te résistent tu fuis ; tu n'as de force et de puissance que contre un prisonnier qui ne peut rien contre toi ! » Il punit cet audacieux de mort, et emporta tous les vivres, le sel et les provisions de cette ville dans sa K'al'a.

Bâdis, qui s'était mis à sa poursuite, résolut de ne pas bouger du pays, fit élever des constructions et payer de grosses soldes à ses guerriers. H'ammâd fut vivement contrarié d'un plan qui souriait peu à ses soldats ; le découragement le prit et une partie de ses compagnons le quitta. Ensuite Warroû ben Sa'id Zenâti, qui s'était rendu maître de la Tripolitaine, vint à mourir, et la discorde qui se mit chez les Zenâta, les uns se ralliant à son frère Khazroûn, les autres au fils de Warroû, augmenta les soucis de H'ammâd, car il espérait que les Zenâta, en faisant quelques conquêtes, forceraient Bâdis à marcher contre eux (1).

Mort de Bâdis et gouvernement de son fils El-Mo'izz (2)

Le mardi 30 dhoû'l-k'a'da 406 (9 mai 1016), Bâdis passa son armée en revue et fut très satisfait du résultat ; vers la fin du jour, il monta à cheval, puis rentra chez lui tandis que ceux de ses compagnons qui lui avaient fait escorte regagnaient leurs tentes ; au milieu de la nuit, il mourut. [P. 179] Le serviteur (qui eut le premier connaissance de l'événement) porta aussitôt cette nouvelle à H'abîb ben Aboû Sa'id, à Bâdis ben Aboû (3) H'ammâma et à Ayyoûb ben Itewwoufet, qui étaient les trois principaux officiers. Les deux premiers étaient en

(1) Voyez *Berbères*, III, 265 ; *Bayân*, I, 277.

(2) Voir le récit du *Bayân*, I, 277 ; *Berbères*, II, 18 et 45.

(3) Dans le *Bayân*, « Aboû » manque.

état d'hostilité; chacun d'eux cependant se précipita vers la tente de l'autre, et quand ils se croisèrent chacun tint à l'autre le même langage : « Nous savons tous les deux quels sont nos sentiments réciproques ; mais ce que nous devons faire maintenant tous les deux, c'est d'unir nos efforts pour parer aux suites de ce malheur, après quoi notre inimitié renâtra ». Ils tinrent conseil avec Ayyoùb et se dirent ceci : « L'ennemi est proche et notre *prince* est loin ; tant que nous n'aurons pas choisi un chef à qui nous en référerions pour nos affaires, nous ne serons pas tranquilles du côté de l'ennemi. Or nous savons que les Çanhâdja penchent pour El-Mo'izz et d'autres pour Kerâmet (1) ben el-Mançoûr, le neveu de Bâdîs » ; et en conséquence, ils se mirent d'accord pour donner en apparence le pouvoir à Kerâmet, sauf à le déférer à El-Mo'izz ben Bâdîs quand ils seraient en lieu sûr et à remettre ainsi tout en ordre. Ils firent donc appeler Kerâmet et lui prêtèrent aussitôt serment de fidélité. Sur ces entrefaites, le jour se leva sans qu'aucun soldat sût ce qui s'était passé ; leur plan était d'annoncer au matin que Bâdîs avait pris médecine. Mais, ce matin-là même, les habitants de Moh'ammediyya fermèrent les portes de la ville, tout comme si la mort de Bâdîs eût fait l'objet d'une proclamation. Alors la nouvelle se répandit et une grande crainte envahit tout le monde, de sorte qu'en présence de ce bouleversement (les officiers en question) annoncèrent que Kerâmet avait pris le pouvoir en main. Mais les esclaves noirs de Bâdîs et ceux qui étaient avec eux témoignant leur désapprobation, H'abîb prit leurs chefs à part, et l'exposé qu'il leur fit de la situation les tranquillisa. D'autre part, Kerâmet se rendit à Achîr pour y enrôler des Çanhâdja, des Telkâta (2) et autres, à qui l'on distribua cent mille dinars tirés des réserves (du trésor).

(1) Le *Bayân* et Ibn Khaldoun orthographient Kerâma.

(2) Les Telkâta sont une des soixante-dix tribus entre lesquelles se divisent les Çanhâdja, dit le *Kartâs* (texte p. 75) ; on retrouve la

Quant à El-Mo'izz, qui avait environ huit ans et demi et quelques jours (1), puisqu'il était né en djomâda I 398, son entourage, en apprenant la mort de Bâdîs, lui fit tenir une audience pour recevoir les compliments de condoléance, puis il monta à cheval, fit une sortie processionnelle et reçut la prestation de serment; après quoi il sortit tous les jours à cheval et fit organiser quotidiennement des repas auxquels le peuple prenait part sous ses yeux. L'armée quitta Moh'ammediyya pour se rendre auprès de lui, en emportant le cadavre de Bâdîs, placé dans un cercueil qui, précédé des tambours et des étendards, était porté en tête des troupes, tandis que les soldats l'escortaient à gauche et à droite. Ils passèrent à Mançoûriyya [P. 180] le 4 moh'arrem 407 (12 juin 1016), et arrivèrent à Mehdiyya, où se trouvait El-Mo'izz, le 8 du même mois. Le jeune prince à cheval écouta les présentations que lui fit H'abîb, nommant les hommes et lui faisant connaître les officiers et les principaux, après quoi El-Mo'izz partit de Mehdiyya pour se rendre à Mançoûriyya, où il arriva le 15 moh'arrem. C'est ce prince qui, le premier, poussa les habitants d'Ifrîkiyya à embrasser les doctrines malékites, au lieu des hanéfites qui y avaient jusqu'alors prévalu.

Quant à Kerâmet, les tribus Çanhâdja et autres, lors de son arrivée à Achîr, se groupèrent autour de lui, et comme H'ammâd, à la tête de quinze cents cavaliers, se disposait à l'attaquer, il marcha contre le rebelle avec une armée de sept mille combattants. Il fut déployé beaucoup d'acharnement dans la rencontre qui suivit; mais certains de ceux qui suivaient Kerâmet ayant quitté leur chef pour aller piller le trésor, lui et son armée furent complètement mis en déroute, et il rega-

même orthographe plus loin et dans l'*Hist. des Berbères* (II, 3, 5, 58 et 260); mais le *Bayân* orthographe Outeikâta (I, 259, 276 et 278).

(1) Le *Bayân* (I, 278) le fait plus jeune de deux mois.

gna Achîr. Le kâdi et les principaux habitants de cette ville lui ayant conseillé d'y rester pour en défendre l'entrée à H'ammâd, il se rendit à leur opinion. Ce dernier, étant venu établir son camp sous les murs, demanda une entrevue à Kerâmet, qui alla le trouver et qui accepta de lui une somme d'argent avec l'autorisation de se rendre auprès d'El-Mo'izz. H'ammâd, ensuite, fit massacrer un grand nombre des habitants d'Achîr pour les punir d'avoir conseillé à Kerâmet de s'y installer pour l'empêcher, lui H'ammâd, d'y entrer. Quant à Kerâmet, qui arriva auprès d'El-Mo'izz en moh'arrem (juin-juillet 1016), il fut bien accueilli par ce prince et fut l'objet de ses libéralités.

E. FAGNAN.

(A suivre.)

